

Jean-Marc Leresche

MATTAÏ



MATTAÏ

La loi fédérale sur le droit d'auteur n'autorise pas la reproduction destinée à une utilisation collective de la totalité ou de l'essentiel des exemplaires d'une œuvre disponible sur le marché. Toute reproduction totale ou partielle de ce livre est donc illicite et constitue une contrefaçon.

© 2020, Éditions SUR LE HAUT, La Chaux-de-Fonds

ISBN 978- 2-9701393-2-5

Imprimé à La Chaux-de-Fonds (Suisse)

Jean-Marc Leresche

MATTAÏ

Un destin au souffle de l'Esprit

Une relecture des événements
autour de la Pentecôte

Roman



MATTAÏ, MATTHIAS, UN DESTIN

« Nous devons donc choisir l'un de ceux qui nous ont accompagnés durant tout le temps où le Seigneur Jésus sillonnait le pays avec nous, depuis le moment où Jean l'a baptisé jusqu'au jour où il a été enlevé du milieu de nous. Cet homme sera ainsi, avec nous, un témoin de sa résurrection.

On présenta deux hommes : Joseph, appelé Barsabbas, surnommé le Juste, et Matthias. Et l'on fit alors cette prière :

Toi, Seigneur, tu connais le cœur de tous les hommes. Désigne toi-même celui de ces deux frères que tu as choisi pour occuper, dans cette charge d'apôtre, la place que Judas a désertée afin d'aller à celle qui lui revenait.

Puis ils tirèrent au sort. Matthias fut désigné. C'est lui qui fut adjoint aux onze apôtres. »

Actes des Apôtres, chapitre 1, versets 21-26

INTRODUCTION

Matthias. Vous connaissez peut-être dans votre famille, parmi vos amis et collègues de travail, quelqu'un qui porte ce nom. D'origine hébraïque, il signifie : « Dieu donne ».

Le Nouveau Testament donne à connaître, dans le livre des Actes des Apôtres, un certain Matthias. C'est celui qu'on surnommait le « treizième apôtre », puisqu'il succéda à Judas Iscariote qui se donna la mort après avoir livré Jésus-Christ aux autorités religieuses juives.

De ce Matthias, à ne pas confondre avec l'évangéliste Matthieu, on ne sait que très peu de choses : il était en concurrence avec un certain Josef Barsabbas, appelé aussi *Justus*, pour rejoindre le groupe des apôtres au nombre de onze. Après une prière fervente et un tirage au sort, la Providence, la Chance, le Hasard, Dieu le désignèrent comme successeur. Il rejoignit par conséquent le groupe. Puis, plus rien. La Bible ne fait plus mention de Matthias qui disparaît ou se fond dans la première communauté de ces croyants qui seront appelés plus tard chrétiens.

Toute mon histoire part de ce texte biblique, cité en exergue. Un texte qui laisse un espace de création et qui m'a incité à broder un destin à cet inconnu. Comment a-t-il reçu cette décision ? Comment a-t-il entendu cet appel ? Quelles ont été les réactions de ces compagnons ? Quelle mission lui ont-ils confiée ? Autant de questions que le récit des Actes n'aborde pas. Je me suis alors jeté dans cet espace offert, laissant libre cours à ma créativité.

J'ai fait le choix de personnages aux antipodes des héros de la foi : sûrs et convaincus que rien ne peut les ébranler. Les hommes et les femmes que vous rencontrerez sont pétris de joie, de

doutes, d'espoir, de déception et de tristesse. En un mot, ils sont vivants, avec tout ce que cela laisse entrevoir.

Je crois que la foi n'exclut pas le doute, mais qu'elle s'en nourrit : parce que là où il y a doute et question, il y a recherche d'une réponse. Et celle-ci peut se rencontrer dans et avec la foi.

Le lecteur habitué à la Bible retrouvera sans peine des références aux Psaumes, au Cantique des Cantiques, à des épisodes de l'Ancien Testament ou des Évangiles, parfois librement interprétés. Il ne s'agit pas de faire ici une étude approfondie de ces textes.

Les héros sont, eux aussi, librement inspirés des portraits brossés par la Bible. Mattaï évoque Matthias, Kephâ l'apôtre Pierre, Yakob et Yohan, Jacques et Jean les fils de Zébédée et Saul, Paul, qui de persécuteur d'abord deviendra messenger zélé de l'Évangile. Myriam est Marie, la mère du Maître Yeshoua, Jésus. Dalila et Melik sont des personnages fictifs.

Le lecteur peu habitué découvrira un environnement qui tente de refléter la culture du premier siècle de notre ère.

À qui s'adresse ce roman ? À toi, lecteur, lectrice, à toi croyant, à toi chercheur, à toi qui aimes les histoires.

Car c'est d'abord une histoire de destin. Un destin animé par le Souffle de vie, dont on ne sait ni d'où il vient ni où il va.

Bonne route.

PROLOGUE

Sur la colline, celle qu'on nomme « Lieu du Crâne » ou « Golgotha », se dressent trois croix, nues désormais. Les bras lamentablement étendus, ne portant plus que l'air frais de cette aube. Infâme supplice des Romains, elles ont supporté les corps de condamnés, dont un l'a été de manière arbitraire. Il s'appelait Yeshoua de Nazarâa. Elles ont été les témoins muets de la violence des hommes et de leurs moqueries, des pleurs des femmes et de la fuite des amis du Maître, celui qui était prophète.

Elles sont là. Reliques d'un drame qui s'est joué en quelques heures. Plantées en terre comme des arbres, elles n'ont pas porté la vie, mais supporté l'agonie de ceux qui y ont été cloués.

Ce matin, elles sont là, comme des mères tendant leurs bras décharnés dans l'espoir forcément vain qu'on leur rende l'enfant trop tôt arraché.

La colline est déserte. Les foules sont reparties à la Grande Ville. Satisfaites ou consternées par le spectacle auquel elles ont assisté. Rideau.

Sur cette colline, il y a eu ceux qui ont vu le révolutionnaire réduit au silence, et ainsi le calme revenir dans les esprits romains surtout. Il y en a eu d'autres qui ont vu mourir celui qui était attendu comme le libérateur du peuple élu, celui de Dieu. « À bas la domination romaine, païenne. » Ils avaient fondé de grands espoirs, en écoutant ses enseignements. Croyant à l'annonce de la venue d'un royaume, ils voyaient déjà les armées romaines balayées par une cohorte descendue du ciel. Ils s'entendaient crier les ovations et les chants de victoires, de joie et de liberté surtout.

La déception n'en a été que plus grande, quand ils ont vu le « libérateur » conduit au supplice, obéissant docilement comme une bête qu'on mène à l'abattoir, allant jusqu'à demander pardon à ceux qui lui infligeaient la sentence.

Aujourd'hui, au lendemain de ces événements que l'histoire oubliera certainement avec le temps, elles se terrent dans les maisons, ces foules, ou vaquent à leurs occupations. Résignées ou fomentant un coup d'état pour enfin instaurer par la force et les armes ce royaume promis depuis si longtemps. Elles sont là dans la Grande Ville.

Parmi ces hommes et ces femmes, il y en a qui restent fidèles à la promesse. Ils, elles, ne savent pas vraiment ce que cela peut encore signifier, mais ils, elles, restent ensemble, persuadés que l'union fait la force. Ils, elles, veulent y croire, à ces paroles entendues d'un prophète qui savait trouver les mots qui touchaient jusqu'au cœur, restaurant force et courage. Des mots qui relevaient ceux qui étaient écrasés et courbés, qui réveillaient ceux qui étaient dans les tombeaux.

Pétris de doutes et de questions, ils, elles, font confiance d'abord à Celui dont le nom est imprononçable, puis à Kephâ leur chef. C'est lui qui a pris la conduite du groupe après la mort du Maître Yeshoua, pour ne pas les laisser comme un troupeau sans berger.

Ce groupe, suivons-le au fil des pages de ce récit. Laissons-nous entraîner à sa suite. Le voyez-vous ? Il quitte la colline pour retrouver la ville, la Grande Ville, imaginer, et même organiser si c'est encore possible, un présent et un avenir.

1.

KEPHÂ

De retour du Mont des Oliviers

Les nuages se sont dissipés, mais il reste une brume tenace qui s'effiloche au sommet des oliviers. La chaleur du jour naissant, encore timide à cette heure, aura tôt fait de la faire disparaître. Le chemin est tortueux et pierreux. Je regarde la pointe de mes sandales. La poussière et le sable s'insinuent sous mes pieds et grattent mes orteils. Notre petit groupe redescend du Mont des Oliviers, là où notre Maître nous a quittés, nous laissant désormais seuls avec des questions sans réponse.

Qu'allons-nous faire maintenant qu'il n'est plus là ? Maintenant qu'il a rejoint le ciel enveloppé par la blancheur des nuages, nous laissant ici-bas, livrés à nous-mêmes. À plusieurs reprises, il nous avait affirmé que même s'il partait, il ne nous laisserait pas seuls, mais aujourd'hui, je sens un vide immense et je ne suis sans doute pas le seul.

Comment allons-nous continuer d'annoncer ce qu'il disait ? Aurons-nous la force de convaincre à notre tour ? Est-ce qu'on nous croira comme on le croyait lui, le Maître ?

C'est lui qui savait. C'est lui qui nous montrait le chemin. Lui encore qui avait les paroles qui faisaient du bien et celles qui chassaient les démons. Nous le suivions, confiants et admiratifs, tout à la fois.

Maintenant, nous sommes seuls avec nous-mêmes et nos doutes qui grandissent à mesure que nous descendons le chemin caillouteux où quelques touffes d'herbe forment des îlots tenaces de verdure.

Il nous a promis de nous donner la force dont nous aurons besoin. Mais, nous avons peur de ne pas être à la hauteur, surtout sans lui. Peur de le décevoir, lui qui nous a tant donné. Jusqu'à sa vie.

Une fois, une seule, nous avons essayé de faire comme lui, mais nous n'avons pas osé invoquer le nom de celui qu'il désignait comme son Père. Pour nous, c'était L'Imprononçable,

le nom qu'on n'ose pas prononcer tant il est saint. Vraiment, nous voulions de tout cœur libérer ce jeune garçon des forces qui le transformaient en un pantin désarticulé et incontrôlable, mais nous n'avions ni la confiance ni l'autorité nécessaires. Il faut dire que nous étions effrayés par ses réactions : il allait jusqu'à se jeter dans le feu, bavant, hurlant. Notre peur à nous était bien plus grande que notre confiance de pouvoir lui venir en aide.

Et ce fut un échec cuisant, lamentable !

À son arrivée, le Maître nous reprocha durement notre manque de confiance : « Hommes de peu de foi » nous a-t-il rétorqué, comme une mère qui gronde ses enfants d'avoir fait une bêtise. Mais, devant les démons, nous n'étions pas de taille. Il avait raison. Nous n'étions pas des héros et nous le savions. Encore moins aujourd'hui qu'il est parti pour de bon. Alors, il s'est tourné vers moi et l'un de mes compagnons : « Amenez-le-moi. » Nous avons saisi le jeune homme par les épaules. Il se débattait, essayait de se libérer en nous frappant. Le Maître s'est adressé au jeune homme, ou plutôt à la force qui l'habitait. En quelques mots dits avec une ferme autorité, il l'a délivré : « Sors, et ne reviens plus ! » Le garçon s'est écroulé d'un seul coup, comme touché en plein cœur. Il était là devant nous, évanoui. Certains murmuraient qu'il était mort. On commençait à le croire, lorsque, soudain, il se releva et nous regarda d'un air hébété. Il était vivant. Il était guéri. Son père promenait ses yeux de son fils et sur chacun de nous, ne comprenant sans doute rien à ce qu'il venait de voir. Il fixa son regard sur le Maître et ouvrit la bouche, mais aucun son ne sortit. Et nous les témoins étions comme lui, sans voix. Une question que je n'osais poser me brûlait les lèvres : qui est cet homme ?

Nous sommes onze désormais, plus douze. Nous que le Maître a appelés chacun par son nom, là où il était. Je me souviens encore de ce matin, où marchant le long du lac, il nous a dérangés en plein travail sur la barque avec notre père. Je me souviens quand nous avons tout quitté pour nous mettre en route avec lui sans savoir où nous allions. Pourquoi ? Je n'en sais rien, mais il avait une force de persuasion hors du commun. Nous avons écouté son enseignement et essuyé ses élans de colère quand nous demandions des explications, quand nous ne comprenions pas ses histoires.

Notre compagnonnage a duré un peu plus de trois ans. Mais dans les derniers mois, je voyais bien que des tensions naissaient parmi mes compagnons. Car d'autres, beaucoup d'autres, nous ont rejoints. Ils venaient d'horizons divers, chacun avec son idée du « libérateur » annoncé par les Prophètes. Je devinais surtout que tous les appels à aimer, à aider, à relever même ceux qui nous faisaient détourner le regard ne calmeraient pas les prémices de révolte. Alors, l'un de nous, celui par qui le scandale est arrivé, nous a quittés. Sa faute ? Celle d'avoir donné un prix à la vie du Maître : trente sicles. Rien que cela ! Rien de plus ! À peine la valeur d'un esclave assez fort, et même pas beau !

Une vie n'a pas de prix, dit-on, sauf pour ceux qui veulent la vendre au plus offrant. Yehuda, car c'est son nom, était de ceux-là. Il a vu tous ses espoirs de révolution réduits à néant. Lui, l'Iscaïoth, comme on l'appelait, n'a jamais caché ses penchants pour reprendre de haute lutte le pouvoir à l'occupant romain. Il se voyait déjà lieutenant du Maître, à la tête d'une armée, haranguant les foules, son poignard levé, les convainquant de prendre les armes à leur tour au nom du Dieu de leurs pères. Mais le Maître, lui, avait un tout autre discours : il parlait d'amour, de don de soi, de bienveillance. Il s'était même risqué à dépasser l'impossible : « Aimez vos ennemis et priez pour ceux qui vous persécutent. » Impensable ! Comment pouvait-on aimer ceux qui occupaient le pays que L'Imprononçable avait promis à nos ancêtres. Ils l'avaient conquis au prix de leurs vies. Et pourtant... C'est sans doute dans ces mots que se cachent l'avenir et le salut du monde.

Nous en avons voulu à notre compagnon. Il avait reçu la confiance du Maître, la nôtre aussi, mais il l'a trahie pour quelques pièces d'argent qui n'ont fait que son malheur.

Nous nous en voulons à nous aussi de ne pas avoir su ou pu changer le cours de l'histoire. En avions-nous seulement la force et les moyens ? Je me souviens m'être emporté un jour contre le destin qui faisait entrevoir un avenir de mort à celui qui ne parlait que de Vie. La réaction du Maître ne s'est pas fait attendre : « Derrière moi, satan ! » J'en eus le souffle coupé, ne comprenant rien à ces mots. Je ne voulais que son bien. Il n'a pas compris.

L'Iscaïoth, lui non plus, n'a pas compris. Il a pris cela pour de la lâcheté. Il n'a pas saisi que la non-violence est plus convaincante que les lames entrechoquées et le sang versé sur les

champs de bataille. Le Maître a tenté plusieurs fois de le raisonner, mais sans succès. Alors, enfermé dans ses propres démons, il a retourné son remords contre lui et a préféré rendre l'argent à ceux qui le lui avaient donné. Puis il s'est jeté dans les bras de la Mort, plutôt que d'embrasser la Vie que le Maître lui offrait, malgré son égarement. Car le Maître était toujours prêt à pardonner et à recommencer ; rien n'était jamais définitif avec lui.

Aujourd'hui, pour mes compagnons comme pour moi, ce n'est pas plus évident. Toujours recommencer... Aimer envers et contre tout, croire au bien, même quand il a disparu. Comment ne pas entendre d'abord dans ce message une invitation à se laisser faire, jusqu'à y laisser sa propre vie, en rendant grâce ou en implorant le pardon pour ses bourreaux ? Non, c'est autre chose. C'est la force de l'amour au-delà de toutes les barrières et par-dessus tous les obstacles qu'on érige soi-même, pour chasser nos propres peurs. C'est la confiance comme réponse à la peur.

Avec nous, les onze, tous des hommes, il y a quelques femmes et parmi elles, Myriam, la mère du Maître. Son courage et sa dignité nous ont impressionnés. On se souvient d'elle au pied de l'infâme châtiment. À aucun moment, elle n'a détourné ses yeux pleins de larmes, les plongeant dans ceux de son fils qui hurlait de douleur et en appelait à son père. Lui, le charpentier, n'était pas là. Mais était-ce vraiment lui qu'il suppliait quand il murmurait dans un souffle : « Père, pardonne-leur, car ils ne savent pas ce qu'ils font ! » ? J'ai toujours pensé que ces mots étaient adressés à un autre que Yosef le charpentier : c'était une prière adressée à L'Imprononçable.

Devant lui qui avait les bras écartés et sanguinolents, elle tenait ses mains jointes et sursautait à chaque coup de marteau dans la chair de sa chair. Elle criait avec lui, mais restait debout, pour montrer toute l'absurdité de la justice des chefs de tout poil. Elle voulait répondre par l'amour d'une mère à la violence et la méchanceté des hommes. Y avait-il d'ailleurs des pères parmi ceux qui infligeaient cette torture à son fils ? Elle en doutait, et moi aussi, car comment auraient-ils pu accepter si ça avait été leur enfant qui avait été là à agoniser ? Comment auraient-ils pu supporter ? Mais, je ne sais pas moi-même de quoi certains pères peuvent être capables.

Elle tenait bon, droite et digne, comme elle en avait l'habitude. Les autres partis, elle restait là, unissant sa prière de mère à celle de son fils : « Père, pardonne-leur, car ils ne savent pas ce qu'ils font ! » Ceux qui le châtiaient ne savaient que trop bien ce qu'ils faisaient : ils mettaient fin à une vague de révolte. Par ses discours et ses appels à servir un autre que l'empereur, notre Maître devenait l'élément dangereux à leurs yeux, gênant, explosif d'un système politique, colosse aux pieds d'argile. Le seul à vénérer était celui dont l'effigie est frappée sur les pièces de monnaie. Il n'y avait pas à discuter !

Il fallait faire taire cet appel à la rébellion et montrer l'exemple. Tuer dans l'œuf tout espoir de liberté, tout vent de révolte. C'est ce qu'ils ont fait. Et nos chefs religieux étaient de mèche avec les bourreaux, aux ordres des roitelets. Mais, on n'ose pas le dire avec ces mots-là, parce que des châtiments infâmes, il peut encore y en avoir. Alors, en public, on fait profil bas, on se cache. Surtout, ne pas attirer l'attention, c'est notre mot d'ordre désormais.

Mes pensées me ramènent à Myriam. Je la regarde tout près de moi. Elle est si près que je hume son parfum. Si je fermais les yeux, je serais emporté dans un champ de fleurs, mais je garde mon nez et mes yeux rivés sur le chemin. Je lui jette des coups d'œil à la dérobée. Son visage est triste à mourir. Elle porte sa douleur trop insupportable comme son fils a porté sa croix.

Celles qui l'ont connue peinent à reconnaître en cette femme de poigne la timide jeune fille qui rêvait d'être mariée à un prince ou un roi, comme toutes les enfants de son âge. Un jour, Myriam nous a raconté son voyage sur les routes cahoteuses avec son époux pour aller au village Bethléem. Ils avaient rejoint le cortège des pèlerins du dénombrement des habitants imposé par Rome. La puanteur de l'étable, avec les animaux qui suaient et déféquaient à ses pieds. Les chambres étaient déjà toutes occupées par ceux qui les avaient devancés et qui avaient des bourses bien garnies, synonymes de juteux bénéfices pour l'aubergiste. Elle nous conta les contractions qui annonçaient l'imminente naissance de son premier enfant, puis la trouvaille de son charpentier de mari improvisant un berceau avec une mangeoire et quelques brassées de paille. Et le premier cri de vie, de cette vie qu'elle avait portée durant neuf mois en son ventre.

Étrangement, à ce moment-là, les mugissements et autres beuglements avaient cessé pour ne pas effrayer ce petit *fils d'homme*. Le monde retenait son souffle pour accueillir celui que le Messager avait annoncé.

Plus tard, le cœur de Myriam avait été troublé par des visiteurs venus de près et de loin : des bergers et leurs troupeaux d'abord puis, surtout, ces étranges savants qui affirmaient avoir été guidés par un signe dans le ciel. Elle avait regardé à son tour la voûte céleste, sans y déceler le moindre détail significatif, mais elle ne savait pas lire, encore moins les constellations. À peine avait-elle appris par cœur quelques paroles des Prophètes rapportées dans les Écritures.

Il y avait encore eu les menaces de mort et la fuite dans le Pays de l'esclavage, celui des origines et des ancêtres. Enfin le retour à la ville de Nazarâa. Elle était toujours aussi déterminée que le jour où elle avait reçu, dans son cœur et dans son ventre, l'appel à porter la vie. Elle avait prononcé son « oui », comme celui qu'elle avait répété dans le secret de sa chambre, pour le jour où elle se donnerait à Joseph, son fiancé.

Elle n'avait jamais songé devoir la rendre si tôt, cette vie qui avait grandi dans sa matrice. Il y a des deuils et des souffrances qui forgent le caractère. Myriam était de ces femmes qui impressionnent et qui forcent le respect, parce que la vie ne les a pas épargnées.

Ce jour-là, celui du châtiment, seule, elle a suivi les porteurs jusqu'au tombeau. Ils ont déposé le corps de son fils, avec les égards qu'on doit à un mort et ont poussé la pierre de toutes leurs forces, pour en fermer l'entrée, comme on met un point final à une histoire. Le sabbat a jeté son voile sur cette dernière image. Nous essayons d'oublier un peu, mais Myriam ne pourra jamais oublier. Elle gardera toute sa vie devant ses yeux cette image d'une pierre inviolable entre elle et son fils. Entre elle vivante et lui mort. Une pierre qui pèse sur son cœur de mère, de femme. À sa place, j'en voudrais à la terre entière. Elle aussi. Enfin, je crois. C'est pourquoi elle pleure parfois et murmure des mots incompréhensibles, comme une secrète litanie.

Quand le chagrin devient trop lourd, nous les hommes, mais surtout nos sœurs, lui témoignons notre amitié. Chacun y va de ses mots, parfois maladroits et si dérisoires, pour tenter d'apaiser cette douleur insondable. Est-ce qu'on parvient à lui faire un peu

de bien au moins ? Encore une question dont la réponse reste suspendue. Myriam nous regarde et esquisse un sourire qui garde sa part de mystère. Je suis certain qu'elle ne nous a pas encore tout dit. Parfois, c'est comme si elle ne parvenait pas à réaliser que son fils ne sera plus jamais là. A-t-on idée, quand on est un homme, sans enfant de surcroît, de la douleur d'une mère qui a perdu un fils ?

L'histoire aurait dû s'arrêter au tombeau et se résumer à ce constat : un homme juif âgé de trente-trois ans, révolutionnaire et dangereux pour la *Pax romana* a été neutralisé et mis à mort, coupant court à toute tentative de rébellion de la minorité juive. C'était sans compter avec ce qui allait suivre. Des événements que j'ai du mal à croire, même si je les ai vus de mes yeux, mais c'est si incroyable que je doute aujourd'hui que d'autres, plus tard, puissent y croire à leur tour.

Il y a eu cette rumeur d'abord, très tôt à l'aube du premier jour de la semaine, après le sabbat, après l'infâme châtiment : la pierre, de haute et belle taille pourtant, avait été déplacée. Le tombeau n'était plus fermé et il était vide ! C'est une autre femme, une autre Myriam, de Magdala celle-ci, qui nous a réveillés, Yohan et moi, jetant le trouble dans notre demi-sommeil. Après une course effrénée, nous n'avons pu que constater qu'elle disait vrai. On a d'abord pensé à une plaisanterie de très mauvais goût. Mais qui aurait osé ? Qui aurait pris le risque de se rendre impur en pénétrant dans ce lieu où habite la mort. Pas nous, en tout cas. Et, plus tard, l'arrivée de ces deux voyageurs qui étaient en route vers le village d'Emmaüs et qui, à la tombée de la nuit, ont soudain reconnu, dans les traits d'un compagnon de route et d'infortune, le Maître en personne, alors qu'il partageait le repas. Il a soudain disparu d'auprès d'eux. Ils étaient si euphoriques que certains d'entre nous affirmaient qu'ils étaient ivres, parce qu'un mort reste un mort ! Seules les légendes, seuls les contes les font se réveiller et revenir à la vie.

Et enfin, il y a encore eu cet autre matin, quand nous revenions de la pêche, et que chacun avait repris ses occupations d'avant. Notre barque vide prouvait la nuit calamiteuse qui avait été la nôtre. Cela ne nous était jamais arrivé ! Je suis pourtant un pêcheur expérimenté et j'ai toujours réussi à assurer le minimum vital. Mais, cette fois-là, rien ! La première fois de ma vie !

En proie à la fatigue, j'ai d'abord cru à une hallucination : sur la plage, à cette heure matinale, alors que le soleil se levait à peine, j'ai cru reconnaître le Maître. Il nous faisait des signes. Je ne comprenais pas ce qu'il voulait nous dire. Il nous indiquait une direction au large et j'ai distingué quelques mots : « pêcher... Allez pêcher... ! » Retourner là-bas ne servait à rien, je le savais bien : si on ne prend rien la nuit, ce n'est pas le jour que les poissons vont tout à coup se laisser attraper !

Et pourtant, j'avais envie de lui faire confiance. Comme je l'avais toujours fait. S'il avait raison, alors ce serait bien lui, le Maître, mon Maître, celui des miracles. Sinon, les esprits des ténèbres me jouaient un sale tour.

Nous avons fait demi-tour. Les bras nous faisaient mal. Nos mains étaient crispées sur les rames ; les jointures devenaient blanches et des crampes tentaient de nous paralyser. Nous avons puisé dans nos dernières forces, jetant les filets et attendant. Il n'a pas fallu très longtemps pour voir un bouillonnement d'écume : les filets se remplissaient à vue d'œil. Ils étaient si lourds que nos muscles tétanisés nous permettaient à peine de les remonter. Chaque mouvement nous arrachait des cris de douleur et de victoire. La barque s'enfonçait. Plus de doute, c'était lui !

Il était là sur la plage. Il avait allumé un feu et nous attendait. Il nous a accueillis : « Shalom, mes enfants ! »

« Shalom... »

Des questions se bousculaient dans ma tête, mais les mots ne parvenaient pas à sortir de manière ordonnée. Il m'a regardé avec ce regard tendre, doux, affectueux, qui semblait me dire : « m'aimes-tu ? » Il le savait bien. Et pourtant, je me mettais à douter. Était-ce vraiment lui ? Je l'avais vu, de loin pendu, au bois de l'infâme châtiment. Bien sûr que j'aimais mon Maître, mais jusqu'où serais-je prêt à aller ? Cette intime question devenait tenace. J'allais lui répondre... Quand le cri de ce maudit coq résonna de nouveau à mes oreilles et me rappela ma lâcheté si grande, alors que j'avais affirmé, quelques jours auparavant, être prêt à donner ma vie pour mon Maître. Lui l'a fait et moi, devant mes accusateurs, j'ai bafouillé, j'ai dit... Je ne sais plus... Ou plutôt si, je ne le sais que trop bien : « Non, je ne connais pas cet homme ! »

Le Maître me regardait toujours. Son visage me disait toute l'amitié, tout l'amour, qu'il me portait. Je me risquais à croire qu'il ne m'en voulait pas. Qu'il me donnait une deuxième chance. C'était tout lui : ne jamais condamner et montrer que tout peut recommencer.

Aux pas des souvenirs et des images de ces trois années passées, notre marche nous rapproche de notre présent. Il ne s'agit plus de se réfugier dans les temps heureux, mais de vivre maintenant sans notre guide, sans notre Maître. De penser à l'avenir, à notre avenir. Nous sommes au début d'une nouvelle histoire que nous devons écrire seuls désormais.

La Grande Ville apparaît au détour d'un fourré. Ses imposantes murailles et son Temple font d'elle une Merveille. Elle est indestructible ! Mais, je sais aussi que le danger peut venir de l'intérieur. Nous restons sur nos gardes. Nous empruntons le chemin de pierre qui conduit à la Porte Dorée, l'une des entrées. Elle est peu fréquentée à cette heure. Nous n'attirerons pas l'attention. C'est mieux ainsi. On sait qu'on risque gros à rester ensemble, car beaucoup nous connaissent et auraient tout intérêt à nous faire arrêter et aimeraient nous voir dans un cachot.

La brume s'est levée maintenant. La journée promet d'être belle.

2.

MATTAÏ

En route vers la Grande Ville

Nous suivons le groupe des Onze, descendant du Mont des Oliviers. Le chemin se révèle dangereux : par deux fois, j'ai risqué de tomber, glissant sur une pierre polie. Les questions se bousculent dans ma tête : que signifient les paroles de ces messagers : « Il reviendra comme vous l'avez vu s'en aller » ? Qui sera ce *consolateur* que le Maître a promis de nous envoyer ? Je suis certain de ne pas être le seul à m'interroger sur ces événements. Les Onze, nos guides, eux non plus, n'ont pas l'air d'en savoir davantage.

– En entrant dans la Ville, dispersons-nous. Et retrouvons-nous ce soir dans la maison.

C'est la voix de Kephâ, le chef des Onze, qui résonne et m'extraît de mes pensées. La maison, nous la connaissons bien : c'est là que nous nous retrouvons à la tombée du jour. Mes compagnons et moi prenons toujours d'innombrables précautions pour ne pas être vus. Et nous avons un signe de ralliement : habilement dissimulée dans un repli de notre tunique, une pierre, petite et discrète. Sur celle-ci, nous avons gravé la silhouette d'un poisson. Si on nous arrête et nous fouille, ce qui peut arriver dans la Grande Ville, tant les soupçons pèsent sur les juifs qui ont suivi le Maître, ce « rebelle », nous affirmerons que nous sommes Compagnons-pêcheurs, ce qui est vrai pour certains d'entre nous et que ce signe est celui de notre corporation. C'est un subterfuge imaginé par notre guide, pêcheur lui-même. Mais le poisson a une tout autre signification, connue de nous seuls.

Dalila vient à ma hauteur. Elle nous a rejoints il y a peu, avec d'autres femmes. Nous formons le groupe des « Suiveurs du Maître ». C'est ainsi que nous appellent les Onze, parce que nous n'avons pas été appelés par le Maître lui-même. Mais nous avons écouté ce qu'il disait, nous avons cru à ce qu'il enseignait. Et un jour, nous avons décidé de le suivre à notre tour.

Dalila tourne son délicat visage vers moi :

– J’ai peur, me dit-elle. J’ai peur de ce qui va arriver. Qu’on nous arrête. Et pour nous les femmes, je crains le pire !

Elle est si près de moi que nos épaules se frôlent. J’aime sentir son corps contre le mien. Notre marche en devient plus chaotique, mais qu’importe. Je me laisse envoûter par son parfum subtil de fleurs et de fruits. Je perçois dans sa voix une émotion telle qu’elle me contamine à mon tour. Oui, moi aussi, j’ai peur et les mots de Dalila ravivent ce sentiment désagréable, qui me donne la nausée au plus profond de moi. Mais, je me veux rassurant, je dois l’être pour elle :

– Cesse de te tourmenter. Nous sommes là et à plusieurs, on est plus fort ! Souviens-toi des paroles du Maître : « Là où deux ou trois sont réunis en mon nom, je suis au milieu d’eux. » Et tu vois, combien nous sommes à suivre les Onze, cinquante ? Soixante ? Cent peut-être. Nous te protégerons, toi Myriam et toutes les autres. Nous sommes armés et savons nous servir de nos épées. Quand le Maître était avec nous, rien ne pouvait nous arriver... Souviens-toi !

– Mattaï, tu es si confiant. Je ne sais où tu vas chercher cette force qui est en toi. Dis-le-moi que j’en puise un peu pour croire moi aussi, pour ne plus avoir peur...

– Ici. Juste ici, lui dis-je, en pointant ma poitrine. C’est comme un feu qui brûle et qui résiste à tous les assauts, à tous les doutes et qui chasse toutes mes angoisses. Grâce à ce feu, la peur m’a quitté... Je dis cela avec une conviction à peine feinte, mais si je veux être tout à fait honnête, je crains aussi les représailles des chefs religieux et des soldats. Surtout que des rumeurs se font de plus en plus insistantes. On parle d’un certain Saul, ou Paulus, qui cherche à emprisonner tous ceux qui, comme nous, restent fidèles aux enseignements de notre Maître.

Notre marche s’arrête et mes pensées avec elle. Nous voici devant les murailles imposantes de la Ville.

Notre groupe se rassemble à la Porte Dorée. Kephâ se tourne vers nous, encadré par Yohan à sa gauche et Yakob à sa droite. Ces trois-là ne se quittent plus :

– Frères, Sœurs, tonne-t-il, ne craignez ni la justice ni la violence des hommes, elles ne sont rien devant la puissance de L’Imprononçable ! Vous avez tous vu, comme moi, le Maître vivant, alors que nous le croyions mort. Nous avons mangé avec

lui. Nous lui avons parlé. Vous l'avez entendu nous demander de rester ici et d'attendre. Alors, c'est ce que nous allons faire. À ce soir. Qu'Il vous protège.

À ces mots, les trois guides font demi-tour et pénètrent dans la Ville. Nous restons immobiles. C'est alors que me reviennent les mots des messagers : « Pourquoi restez-vous là... ? » Nous nous regardons et je donne le signal du départ.

Nous entrons dans la Ville en nous séparant. Nous empruntons des ruelles différentes par petits groupes de deux ou trois, jamais plus de cinq. Je suis accompagné de Dalila qui ne veut plus me quitter et de Melik, un compagnon qui m'est très cher. Nous flânon le long des étals des marchands, humant les épices dorées, ocre, noires, touchant les étoffes tissées de motifs géométriques, demandant le prix et marchandant mais sans rien acheter. Chacun sait que sur les marchés les commerçants négocient toujours à leur avantage et que nous aurions été sans doute trompés. Nous faisons tout pour ne pas nous faire remarquer : nous sommes trois amis, déambulant un jour de marché. Rien de plus. Et si on nous demande des détails, nous dirons que nous préparons une grande fête pour nos noces. Dalila se presse contre moi de tout son poids. Elle frissonne. De peur ? De désir ? Je ne sais pas, même si j'ai ma petite idée. Les murailles de pierre, éblouissantes à cette heure, renvoient l'écho des voix des foules faisant bourdonner mes oreilles.

Devant nous, à quelques mètres, je remarque Myriam, accompagné de Yosef, c'est un des frères du Maître, le plus jeune. Il est resté très proche de sa mère et souvent, nous les voyons parler ensemble. Il prend soin d'elle, comme elle, lorsqu'il était enfant. C'est à lui maintenant de veiller sur sa mère. En grandissant, et quand la vie se montre injuste, c'est aux enfants de devenir parents de leurs parents. C'est ainsi. On n'y peut rien. Le père les a quittés. Après tous ces événements, il a préféré fuir loin, au-delà des mers, pour oublier que son aîné, son héritier et successeur désignés a succombé aux coups et aux insultes d'un peuple manipulé. Peut-on vraiment oublier un fils ?

Un jour, alors que nous mangions côte à côte, il s'est mis à me raconter la jeunesse de sa famille et en particulier les rapports qu'il entretenait avec son frère aîné. « Un caractère bien trempé qui n'en faisait qu'à sa tête. » C'étaient ses propres mots.

Si Yeshoua, le grand frère avait appris le métier de leur père, charpentier, Yosef, qui a reçu le nom paternel, est devenu potier. Il n'y a rien d'étonnant : petit déjà, il jouait avec la terre, creusant et bâtissant des monticules éphémères. Il possède un atelier dans la Rue des Potiers. En effet, les rues de la Grande Ville portent le nom des artisans qui y travaillent. C'est pratique et facile pour les trouver.

Un jour, Yosef a entendu son frère parler à l'assemblée, puis une autre fois au Temple. Parler n'est pas le bon mot, enseigner serait plus juste. Et il s'est demandé d'où lui venait une telle connaissance des Écritures. Comme tout chef de famille, leur père leur lisait les récits des origines. Il leur rappelait les commandements dont le premier : *Shema Israël !* Écoute Israël ! Yeshoua avait fréquenté l'école des rabbins. Il était un élève assidu, brillant, n'hésitant pas à débattre, à argumenter, à exiger des explications. Certains enseignants aimaient sa curiosité. D'autres le qualifiaient d'insupportable et d'arrogant. Car avec Yeshoua, il y avait plus que la répétition des leçons : il semblait habité par un souffle venu d'ailleurs. Certains de ses auditeurs s'émerveillaient, mais d'autres affirmaient qu'il était possédé. Yosef avait aussi perçu le danger des paroles de son frère. Il voyait les chefs religieux manigancer, entendait les menaces murmurées, apercevait les gestes convenus. Plusieurs fois, il avait eu peur de voir Yeshoua lapidé pour blasphème. Il avait essayé de le mettre en garde, de l'inciter à la prudence, de le raisonner. Un matin, il l'avait pris à l'écart et lui avait dit sans ménagement :

– Yeshoua, toute vérité n'est pas bonne à dire. Pense à notre mère, à nous tes frères... À notre père aussi...

– Qu'est-ce que la vérité, mon frère, le sais-tu ? avait répondu Yeshoua, comme pour le défier. Puis s'étant retourné, il s'en était aller, entonnant un chant des pèlerinages, sans attendre de réponse.

Melik est mon ami. Nous nous entendons bien. Nous sommes du même monde, celui des artisans. Et marchant à travers le pays au rythme du Maître, nous nous sommes attachés l'un à l'autre.

– Tu aimes les gens, Mattaï, je le sais. Je le vois. Toi aussi, tu auras un destin hors du commun. Toi aussi, tu

entraîneras les foules à ta suite, mais ailleurs, loin d'ici, m'avait-il prédit un jour au bord du lac.

– Tu te trompes, mon frère ! Comment le sais-tu d'ailleurs ? Lirais-tu ma destinée dans les entrailles des animaux ou dans la course des étoiles ? Et je n'ai pas la parole facile. Je sais à peine lire et je ne comprends jamais ce que le Maître nous enseigne à longueur de journée. Tiens, en quoi cette histoire de semeur peut bien me concerner, moi qui suis orfèvre ?

– Haha, tu es drôle ! Souviens-toi de Moshé. Lui non plus ne savait pas parler. Et alors ? Cela n'a pas empêché qu'il soit choisi pour conduire nos pères à travers les déserts et enfin aux confins de la Terre Promise. Yeshoua parle à ton cœur et ce sont tes oreilles qui entendent, ta tête qui réfléchit. Laisse donc ses mots descendre tout au fond de toi et te façonner de l'intérieur. Laisse les images prendre forme – il s'agit bien là d'une comparaison d'un potier – et accueille tout simplement ce souffle brûlant. N'as-tu jamais été amoureux ?

À cette dernière remarque, je rougis. Oui, je le suis et pour la première fois. Celle qui m'a conquis fait partie de notre groupe. Elle s'appelle Dalila. Elle est d'une grande beauté, a la peau mate des femmes de notre peuple. Aujourd'hui, elle a relevé ses cheveux en une couronne tressée, comme le veut la coutume. Un jour à l'aube, je l'ai surprise, alors qu'elle se baignait dans la rivière, mais elle n'en a jamais rien su. Heureusement. Le lendemain, je me suis arrangé pour m'asseoir et manger en face d'elle. Nous nous sommes plu dès le premier regard. Je savais que nous étions faits l'un pour l'autre, même si ma famille, enfin mon père, avait déjà certainement choisi celle qui devait devenir ma femme. Ça se passe comme cela dans notre peuple.

Mais je suis parti avant, suivant le Maître et les Douze, prenant mon destin en mains, sans vraiment savoir de quoi il serait fait. Sans donner d'explication à mon père. Je n'ai pas connu ma mère qui est morte alors que j'étais encore un tout petit enfant. C'est Ruth, une nourrice, qui m'a élevé. Je sais que je leur ai fait de la peine en les quittant. Me pardonneront-ils un jour ? Je l'espère, mais je n'en suis pas sûr.

J'ai décidé de suivre le Maître parce que ce qu'il disait m'interpelait et je voulais en savoir plus. Et je suis resté dans le groupe, surtout parce que j'ai vu Dalila. Elle aussi était de ceux

qui avaient entendu l'appel à se lancer sur des chemins incertains.

Il y a trois mois, pour sceller notre amour, je lui ai offert, un bracelet d'or ciselé avec son nom gravé. Je l'ai façonné de mes propres mains. Quand nous nous marierons, je la couvrirai de bijoux, de pierres précieuses, de parfums venus d'au-delà des mers. Je connais des marchands et des négociants qui pourront m'en faire avoir à bon prix. Mais, nous devons rester discrets. La Grande Ville est pleine de dangers et chaque coin de rue peut se révéler un piège. Heureusement, dans notre groupe, protégés par les Compagnons, nous pouvons être libres, vraiment. Personne ne fait attention à nous, chacun craignant pour sa propre vie.

Le jour laisse peu à peu la place à la nuit. Des flambeaux ont été allumés à l'entrée des maisons des riches habitants. Le ciel commence à se parer d'étoiles et la lune nous berce de sa douce clarté. Tous les trois, Dalila, Melik et moi, nous contemplons ce spectacle, regardant l'astre étrangement lumineux à cette heure. Sans détacher mes yeux de la voûte céleste, je murmure ces mots du Livre des prières à l'oreille de Dalila : « Quand je vois tes cieux, œuvre de tes doigts, la lune et les étoiles que tu as fixées, qu'est-ce que l'homme, pour que tu penses à lui ? » Elle tourne doucement son visage vers moi, me sourit et pose délicatement sa main sur ma nuque. Ses lèvres effleurent mon oreille :

– Mattaï, je t'aime, mon poète.

Melik fait preuve d'une discrétion exemplaire et préfère s'appuyer contre le mur de la maison et siffler discrètement une sérénade, en laissant son regard se perdre dans l'immensité céleste, tout en jetant des coups d'œil furtifs à nos jeux amoureux. Il doit bien rire intérieurement. A-t-il seulement déjà été amoureux, lui ?

Il est temps de partir et de rejoindre nos compagnons. Nous nous hâtons de traverser les quartiers de la Ville. Nous percevons les chansons des ivrognes des auberges et des tavernes. Une amphore venant de l'une d'elles, traverse la rue, nous coupe la route, manquant de peu de nous faire tomber. Nous ne prêtons aucune attention aux injures et aux propositions obscènes des clients complètement saouls.

Nous arrivons devant la maison. Sur le montant en bois de la porte, je distingue le signe que nous avons gravé : le poisson. Je frappe un coup court, deux longs, deux courts. C'est le code. La

porte s'entrebâille. Nous devons encore dire le mot de passe en montrant ma pierre :

– *IKTUS* ! dis-je dans un murmure, tout en ouvrant ma main pour découvrir le précieux sésame.

La porte s'ouvre. L'un des nouveaux venus parmi les « Suiveurs du Maître », s'écarte pour nous laisser passer. Je lui adresse un clin d'œil complice. Nous entrons et nous apprêtons à monter l'escalier. Je n'ai aucune peine à reconnaître la voix de Kephâ qui emplit toute la pièce du haut.

– Vous êtes en retard, me reproche le portier en guise de bienvenue.

Je passe outre ce reproche et rejoins les autres, suivi de mes compagnons, et m'assieds dans un coin, là où il y a encore trois places. Quelques visages se tournent vers nous pour nous saluer ou nous reprocher de perturber le discours de Kephâ.

Notre guide parle de celui qui nous a quittés, L'Isarioth. Il est mort. Il s'est donné la mort, nous le savons tous. Cette nouvelle en a consterné beaucoup parmi nous. D'autres ont affirmé qu'il n'avait eu que ce qu'il méritait et que la justice divine avait fait son œuvre. Moi, je ne sais pas. J'éprouve de la pitié pour lui. Kephâ parle avec assurance. Il a cette autorité, celle que le Maître avait aussi, et que nul ne peut contester. D'ailleurs, ses lieutenants, Yohan et Yakob, veillent à ce qu'il en soit ainsi.

– Frères, Sœurs, notre groupe est incomplet, amputé d'un de ses membres. Je n'ai pas besoin de vous en dire plus. Vous le savez. Mais, nous devons former à nouveau le nombre que le Maître a choisi : douze. C'est un nombre qui exprime la perfection. Il nous faut donc choisir un successeur à L'Isarioth.

Un homme se lève au fond. Il n'a pas le temps d'ouvrir la bouche, qu'une voix au premier rang lui coupe la parole :

– Moi ! clame-t-il en se levant.

– Tais-toi ! Ce n'est pas à toi de choisir. Nous allons prier pour nous en remettre à la volonté de Celui dont le nom est sacré. Ces paroles tranchantes font rasseoir le candidat du fond, dont les pensées resteront à jamais inconnues, puisqu'il n'a même pas eu le temps de desserrer les lèvres.

J'en veux à cet homme du premier rang, un certain Barsabbas, une grosse brute. Pour qui se prend-il à se mettre en avant ? Il reste debout en nous toisant. En le fixant, je me dis que je n'aurais jamais eu la prétention, moi un des premiers pourtant, à avoir

suivi les Compagnons, de me désigner successeur de l'un des Douze. Impensable ! Oui, j'ai été au nombre des premiers, mais cela me donne-t-il un privilège ? J'ai bien d'autres projets, n'en déplaise à mon ami le potier... Des projets d'amour et de famille...

Kephâ intime l'ordre à « la brute » de se rasseoir et de se tenir tranquille désormais. Le calme retrouvé, notre guide s'agenouille.

– Qui veut nous rejoindre ? Barsabbas ? Et... Il nous faut un autre candidat, sinon comment choisir ?

– Mattaï.

C'est Melik qui a lancé mon nom à la cantonade. Je lui lance un regard plein de reproche. J'ai à peine le temps de réaliser ce qui est train de m'arriver que Kephâ enchaîne.

– Très bien. Barsabbas et Mattaï, mettez vos pierres de reconnaissance dans ce gobelet et nous verrons qui le sort va désigner.

De mauvaise grâce, je dépose mon caillou dans le gobelet tendu par Kephâ. Il passe devant Barsabbas qui lance à son tour sa pierre. Notre guide se place devant nous et s'agenouille.

– Maintenant, nous allons nous en remettre à la volonté de Celui qui conduit toutes choses.

Il ouvre ses mains vers le ciel, ferme les yeux. Nous l'imitons tous :

– Toi qui connais les cœurs, récite-t-il d'une voix grave et ténébreuse, désigne-nous celui que tu as choisi pour prendre la place désormais vide et continuer ainsi la mission que tu nous as confiée dans le monde.

Pour toute réponse, un long silence emplit toute la maison. On n'entend plus que nos respirations, nos estomacs qui crient famine, une chouette au loin, un chat qui miaule. Le silence prend une densité croissante à mesure que le temps passe. Imperceptiblement, je sens un corps contre le mien. Je n'ai pas besoin d'ouvrir les yeux pour savoir que c'est Dalila qui s'est endormie. Elle n'est pas la seule. Quelques ronflements se font entendre.

Kephâ répète cette même prière plusieurs fois : « Toi qui connais les cœurs... », laissant entre deux un temps qui paraît une éternité pour percevoir une réponse qui tarde à venir. Je me surprends à imaginer le doigt de L'Imprononçable tourner au-

dessus de nos têtes et hésiter à pointer celui-ci plutôt que celui-là.

J'entends alors les petites pierres s'entrechoquer dans le gobelet puis la chute d'un petit objet sur le sol. Je prie intérieurement pour que le sort désigne la brute. Moi, je ne veux pas.

– Mattaï ! Mattaï !

Je sursaute, bousculant au passage et malgré moi mon amoureuse de voisine tout endormie. Nous manquons tous les deux de tomber à la renverse. La voix de notre guide éclate comme un coup de tonnerre :

– Qu'est-ce qui se passe ? Qu'est-ce que j'ai fait ? balbutié-je.

– Tu as été choisi. Ton nom est la réponse que nous attendions. L'Imprononçable a répondu à nos prières et t'a désigné pour prendre la place de L'Isarioth. Tu as été jugé digne pour cette mission.

Je n'en crois pas mes oreilles. Melik me regarde d'un air complice. Dalila, à peine remise de ses émotions, hésite à me sourire, essayant de trouver une explication dans les yeux de Kephâ, sans y parvenir. Elle se demande certainement ce qui va nous arriver. Les autres sont là à me dévisager. Les plus endormis n'ont même pas réagi.

Notre guide m'embrasse. Il fait un pas en arrière, appelle les autres compagnons. Yohan et Yakop m'entourent, m'embrassent à leur tour. Les autres s'approchent, me serrent dans leurs bras. Le silence est revenu dans la pièce éclairée de quelques lampes à huiles disposées tout autour.

Ils me font signe de m'agenouiller et m'imposent alors les mains priant pour mon avenir et la mission qui m'attend. Je réagis docilement comme un petit animal qu'on a dressé. Ils en appellent au *conseiller*, au *consolateur* promis par le Maître, au souffle des commencements. Leurs paroles et supplications me parviennent d'une manière étouffée et lointaine, car toute mon attention est tendue vers Dalila. Elle occupe toutes mes pensées. Plus rien ne compte à part elle. À part nous. Qu'allons-nous devenir tous les deux ? Et notre mariage ? Notre famille ?

Les prochains jours s'annoncent difficiles, surtout que la grande fête de *Schavouot*, la fête de la moisson du blé et des récoltes, approche et chacun s'active aux préparatifs. Des voyageurs venus de loin arriveront à la Grande Ville. Les gardiens

ont reçu l'ordre d'intensifier les contrôles et de réduire à néant toute tentative de scandale. Il faut éviter que des murmures de trouble à l'ordre public ne parviennent aux oreilles de Rome.

L'histoire de notre Maître est encore très présente dans les esprits. Déjà, on entend ici ou là des échos de ce qui s'est passé au Mont des Oliviers. On craint d'attirer l'attention, surtout celle des chefs religieux qui ne rêvent que d'une chose : voir notre groupe et surtout nos guides en prison et préserver ainsi les privilèges qui sont les leurs auprès des dirigeants romains.

J'avoue que tout cela me dépasse. Je ne peux penser à autre chose qu'à mon amour pour Dalila. Je rêve de l'épouser et de lui donner un fils, notre fils. Que L'Imprononçable me pardonne, mais il n'y a qu'elle qui compte pour moi maintenant. Mon avenir, ma mission ne portent qu'un seul et unique nom, celui de ma bien-aimée : Dalila.

3.

KEPHÂ

Dans la chambre haute

La nuit a tout englouti : la chaleur du jour, les murmures de rébellion, l'appel de Mattaï. Tous les compagnons sont partis rejoindre leurs maisons, se glissant dans les ruelles désertes. Ils reviendront demain matin. C'est une habitude que j'ai instaurée : ne pas rester ensemble dans un même lieu pour y dormir, nous serions des proies bien trop faciles, comme des moutons piégés dans leur enclos. Il ne reste que nous trois. Je m'agenouille près de la fenêtre, fixant le ciel étoilé et laissant mes pensées s'élever vers l'infini. Mes fidèles amis, ceux de toujours, me rejoignent et font de même. C'est Yohan qui le premier rompt le silence qui s'est installé entre nous. Il se risque à poser ouvertement la question que je me pose moi aussi depuis que le nom de Mattaï s'est imposé à nous tous :

– Kephâ, mon frère, es-tu certain d'avoir pris la bonne décision ?

Mon compagnon a lu dans mes pensées. Même devant lui, je n'ose avouer que le doute m'assaille de plus en plus. Je plonge mon regard dans ses yeux azur, cherchant le signe d'une confirmation.

– Ce n'est pas moi qui ai choisi. Tu l'as vu comme nous tous. Tu le sais bien : c'est L'Imprononçable !

– Et lui, il a bien choisi, c'est cela ?

– En douterais-tu ? Il n'est que Vérité. Tu le sais tout comme moi.

– Bien sûr. Mais, tu connais Mattaï. Tu vois qu'il ne quitte plus Dalila. Penses-tu vraiment qu'il sera à la hauteur de la mission que nous lui confierons ? Qu'il...

– Ce n'est pas nous qui lui confions une mission, mais le souffle de L'Imprononçable.

– Bien. Et crois-tu sincèrement qu'il sera prêt à tout donner, jusqu'à sa vie pour sa mission, comme le Maître l'a fait ? Es-tu

certain qu'il portera l'enseignement et qu'il sera un fidèle témoin ? L'amour ne le rendra-t-il faible pour notre cause ?

Silencieux, Yakop assiste à notre échange. Je cherche son soutien. Je le supplie du regard de me donner raison. J'ai besoin de son aide mais il se tait. Je le fixe :

– Et toi, qu'en dis-tu ?

– Moi ? Qu'ai-je à dire ? Le Maître a parlé, il a répondu à notre prière et il a désigné notre compagnon. C'est ainsi et c'est bien. Voilà tout. Loué soit L'Imprononçable.

Le choix de Mattaï m'a aussi surpris. J'aurais plutôt vu Yosef dit Barsabbas, même si c'est un homme belliqueux, aux allures de brute. Il est toujours prêt à en découdre lorsque la situation l'exige. Mattaï, lui, c'est un doux rêveur, un contemplatif. Et depuis qu'il a rencontré Dalila, il est amoureux. Mais, je m'en remets à la réponse que j'ai reçue de Celui qui sait. Elle est comme une évidence, une intime conviction. Mais malgré toute ma bonne volonté, je ne peux empêcher le doute de tisser sa toile comme une araignée. Et si...

Je n'ai plus ni le temps ni l'énergie de poursuivre ma réflexion. Nous devons dormir. La fête de *Schavouot* qui commence demain met toute la ville en effervescence. Nous descendons alors à la chambre inférieure pour y dormir. Le sommeil me gagne rapidement. Mes rêves sont peuplés de cris, de voix, de visages qui viennent perturber mon repos.

Je me vois à la proue d'une barque ballottée par les flots comme une coquille de noix. Oui, c'est bien moi, le bras tendu et encourageant mes compagnons à ramer encore et encore contre les vagues qui se déversent à l'intérieur : chacune menaçant de nous engloutir. Nous luttons de toutes nos forces contre le vent qui fouette nos visages et s'empare de notre voile, la tordant, risquant de la déchirer ou de briser le mât qui craque. De gros nuages bas plombent le ciel et lancent des éclairs. Nous n'y tenons plus : nous sentons la mort rôder tout autour et nous appeler d'une voix lancinante. Elle tend ses mains vers nous, cherchant à s'emparer de nous tous. Nous sentons ses doigts à portée de nos épaules qui nous frôlent, prêts à se refermer sur nous et à nous jeter par-dessus bord...

Je me retourne, cherchant un moyen de nous sauver et je remarque, au fond de la cale, le Maître endormi. Alors que tous mes sens sont en éveil pour trouver le moyen de nous sauver, lui

dort d'un profond sommeil que rien ne peut perturber. Il est comme un petit enfant dans son lit. Il ne bronche pas, insensible au tangage et aux soubresauts de notre embarcation. Il est là avec nous et je l'avais oublié.

– Maître ! Maître ! Réveille-toi. Nous coulons, nous allons mourir ! Notre barque est en danger. La mer... Le vent... La mort... crions-nous d'une seule voix désespérée.

Il ouvre les yeux et nous regarde tour à tour, tout étonné de nous voir si agités. Nous reprocherait-il de l'avoir réveillé ? Son visage calme contraste avec le tourbillon qui menace à chaque instant de nous envoyer par le fond. Il ne semble pas mesurer le tragique de la situation : nous sommes au seuil de la mort, déjà, les flots nous ouvrent l'abîme du *Schéol*. Il se lève et avance droit devant, sans même se tenir au mât.

– Vents et vagues, silence ! Cessez ! ordonne-t-il d'une voix forte qui se perd dans le rugissement de la tempête. Il s'adresse à eux comme à des êtres réellement là, comme à des chiens qui lui doivent obéissance.

Tout s'arrête soudain. La mer retrouve son calme et prend son allure miroir. L'ouragan devient une brise, agréable et légère, qui nous pousse doucement vers la rive. Plus aucune trace du tumulte.

Avec mes compagnons, nous nous regardons stupéfaits et incrédules : « Qu'est-ce que cela signifie ? Qui est cet homme pour que même les éléments lui obéissent ? »

Il passe devant nous, en nous lançant un regard réprobateur. Il nous gronde à notre tour : « Hommes de peu de foi ! » Puis, il retourne se coucher. Les ténèbres enveloppent notre voyage tranquille désormais et me conduisent jusqu'à l'aurore. Qui est cet homme ? La question revient. Sans réponse.

Je me réveille le premier. Le coq n'a pas encore chanté. Depuis la nuit de l'arrestation, je déteste son chant, il me rappelle ma lâcheté. Je me lève et sors devant la maison. La ruelle est déserte, la nuit essaie d'arracher encore quelques dernières minutes au jour naissant qui, inlassablement, la repousse. Aujourd'hui, les rues seront bondées, car c'est la fête de *Shavouot*, le jour d'action de grâce où les pèlerins viennent offrir les prémices de leurs récoltes. Le Temple sera noir de monde.

Je perçois une présence tout près de moi. Mon instinct me dit de me méfier, mais une autre voix tout aussi intérieure me

rassure : « N'aie pas peur... » C'est Mattaï. Il m'attend et veut me parler. Alors nous montons dans la pièce supérieure, sans faire de bruit pour ne pas réveiller mes compagnons encore endormis. Leur sommeil est rythmé par leurs ronflements. Nous nous asseyons face-à-face.

– Kephâ, je ne cesse de penser à tout cela, à ce qui est arrivé hier, et je me demande pourquoi.

Je l'écoute sans l'interrompre. Il prend sa tête dans ses mains et frotte vigoureusement ses cheveux tout ébouriffés, comme pour se réveiller et mettre un peu d'ordre dans ses idées.

– Je n'y comprends rien. Je ne veux pas quitter Dalila. Je ne veux pas renoncer à elle, à notre avenir ensemble, à notre famille. Elle est la femme de ma vie, je le sais. Et rien ne pourra me séparer d'elle. Tu entends, rien !

Il a dit cette dernière phrase avec tant de conviction, en haussant la voix et je lui fais signe de faire moins de bruit. Je ne voudrais pas que Yohan et Yakob nous surprennent.

Ayant retrouvé un peu de son calme, il continue :

– Même si je sais le grand privilège que c'est d'être ainsi appelé à vous rejoindre et à servir le Maître.

– Mattaï, calme-toi. Je sais que L'Imprononçable te demande quelque chose qui te paraît impossible. Pour nous aussi, cet appel a été un saut dans l'inconnu. T'ai-je raconté quand mon frère et moi avons tout quitté : famille, métier, habitudes pour suivre celui qui allait devenir notre Maître ? J'ai souvent pleuré en pensant à Yona, mon père. Il n'a pas compris que nous le laissions là, au milieu de ses filets déchirés. Il doit s'être demandé qui était cet étranger qui nous a appelés à le suivre. Et pourquoi nous l'avons suivi. Il lui en a sûrement voulu de nous avoir enlevés à lui. Tu sais, je vais te faire une confidence : Yeshoua nous a entraînés sur une simple promesse : « Venez avec moi et je ferai de vous des pêcheurs d'hommes ».

André, c'est le nom de mon frère, et moi, on s'est regardés. On s'est entendus. Et on l'a suivi, sans poser la moindre question. Aujourd'hui, je ne sais pas ce qui nous a poussés tous les deux à répondre à son appel sans aucune garantie, sans poser de questions, sans même demander un temps de réflexion. Qu'est-ce qui nous a pris ce jour-là ? Je n'en sais rien. Myriam aussi a souffert de voir son aîné, puis les autres de ses enfants, prendre le même chemin vers la promesse d'un monde meilleur qui n'est

toujours pas réalisé, malgré ce qui s'est passé. Mais, si ton nom a été la réponse que nous attendions, c'est que tu recevras la force dont tu as besoin. Sois en certain, Il ne t'abandonnera pas. Il te protégera.

En disant cela, je tente de me convaincre moi aussi que cette décision était la bonne, la seule d'ailleurs.

– Demandons encore une fois que la force te soit donnée, mon frère.

Il acquiesce et baisse la tête. Nous nous mettons à prier, pour que Mattaï reçoive cette mission comme un don et qu'il ait lui aussi le discernement dans les choix qui s'imposeront à lui. Le Maître ne contraint personne, mais il sait voir ce que nous ne voyons pas. Étrangement, à ce moment-là, je sens sur ma nuque un souffle léger, à peine un courant d'air, étrange à cette heure.

Je ferme les yeux et porte toute mon attention sur Celui à qui nous nous adressons, essayant, au passage, d'évacuer un mauvais pressentiment qui naît au creux de mon ventre. Les mots me viennent et mon ami répond en écho : *Amen ! Amen !* Nous nous concentrons, mais le souffle devient de plus en plus fort et dérangent. J'essaie, mais je ne peux plus l'ignorer. Ce n'est pas normal. Le courant s'est transformé en un vent si fort que j'ouvre les yeux. Mattaï en fait de même. Je n'aime pas ce vent-là. Sur la mer, il est annonciateur de catastrophe. Mon pressentiment se confirme et devient une évidence : il se passe quelque chose d'inhabituel. Mattaï non plus n'est pas tranquille. Il s'est levé et je l'imité. Le vent a encore forci et traverse la pièce. Il est devenu si puissant qu'il renverse la Menhorah, ce chandelier à sept branches que nous allumons aux grandes occasions. Les lampes à huile glissent sur le sol comme de petits bateaux secoués par une mer imaginaire. La poussière se soulève et forme un tourbillon qui traverse toute la pièce. Le rêve de la nuit dernière revient soudain me hanter. Le souffle a encore pris de l'ampleur et nous nous couvrons de nos capuches pour protéger nos visages de la poussière qui s'insinue partout. Allons-nous mourir pour de bon, après tout ce que nous avons enduré ?

Réveillés par cette agitation, Yohan et Yakob sont sortis de la maison pour en chercher l'origine. L'agitation gagne les alentours : des voix nous parviennent d'en bas, de la cour intérieure. Des sons d'abord, puis des mots que j'arrive à comprendre : je reconnais les langues d'autres pays. J'ai en effet

quelques connaissances, puisque sur les marchés, il m'est arrivé de faire du commerce avec des voyageurs de passage. Les mots se font mélodies, puis chants. Mattaï s'est approché à genoux de la fenêtre et il m'appelle :

– Viens, viens voir. C'est un miracle !

Je le rejoins et me penche à mon tour. Ce que je vois me sidère : il y a là les « *Suiveurs du Maître* », ceux qui sont avec nous depuis le début pour certains, depuis quelques mois pour d'autres. Sur leur tête, je vois comme une flamme qui se dresse et qui danse. Je n'en crois pas mes yeux. Je dois rêver. C'est impossible ! Personne ne crie de douleur ni ne s'effraie. Tous sont joyeux, hilares. Ils lèvent les bras et chantent d'allégresse.

En les voyant, je chasse ma première idée : ils sont ivres. Mais non ! C'est à peine l'aurore. Ils ne peuvent pas avoir bu, pas à ce point, pas si tôt. Si ce n'est pas la boisson, qu'est-ce que c'est... ? Et j'entends soudain ces paroles que mon père nous disait lorsque nous célébrions *Pessah*, la fête du passage de la Mer des roseaux, conduisant à la liberté : « En ces jours-là, je répandrai mon Esprit sur tout être humain.... Oui, sur mes serviteurs et mes servantes... Je répandrai mon Esprit. »

« *En ces jours-là* », quand mon père en parlait, il nous disait qu'il ne les verrait pas. Il le savait, mais nous ses enfants, peut-être. Nous serions les heureux témoins de l'accomplissement de la promesse proclamée par les prophètes et répétée d'année en année, de génération en génération à la fête de *Pessah*. Aujourd'hui, je crois que nous y sommes, à ces derniers jours, selon les paroles inspirées, aux portes du royaume restauré de notre peuple. Et si c'était maintenant ? Si tout ce qu'ont annoncé ces messagers se passait là sous nos yeux.

Très vite, je reviens à la réalité. Mon instinct de chef reprend le dessus : il ne faudra pas longtemps pour voir des curieux s'amasser et former un attroupement suspect. Tout ce remue-ménage attirera les habitants et surtout les chefs religieux qui ne manqueront pas d'alerter qui je sais et nous feront arrêter et enfermer. Il faut retrouver notre calme pour préserver celui de cette journée.

Je descends les escaliers, manquant de tomber, et arrivant dans la cour, je regarde tous ces hommes, toutes ces femmes. Heureux et littéralement ivres de joie, ils racontent, dans des

langues que je comprends à demi-mots, les grandes œuvres de L'Imprononçable.

Les premiers curieux sont là. Ils en appellent d'autres et très vite, la rumeur se répand dans toutes les rues. On vient de loin pour *Shavouot* et on vient de partout pour écouter ces *enflammés* parler des prodiges de *Celui qui était, qui est et qui vient*. On s'étonne aussi :

– Mais, tous ces gens-là, ne viennent-ils pas de Galilée ? Comment se fait-il que nous comprenions ce qu'ils disent, parlant parfaitement notre langue ?

– Non mais, regardez-les. Il est à peine la troisième heure et ils sont déjà complètement saouls. Ils ont dû passer toute la nuit dans des auberges à vider des amphores et à se payer du bon temps....

Les rires redoublés de moqueries fusent de toutes parts. Ce que je craignais est sur le point d'arriver : alertés par le désordre, des scribes vont et viennent, relaient ce qu'ils voient et on peut craindre le pire. Je monte sur une pierre, devant la porte et lance de ma voix la plus forte :

– Gens de Jérusalem, et vous, juifs, écoutez-moi. Taisez-vous et écoutez-moi ! Ces gens ne sont pas ivres, comme vous le pensez, car nous ne sommes qu'aux premières heures du jour, vous le voyez bien. Si ces hommes et ces femmes sont remplis de quelque chose, c'est de l'Esprit de L'Imprononçable, et de lui seul.

– Ha, ha ! Il a bon dos l'Esprit... ! Avoue qu'ils ont bu et toi aussi...

– Tais-toi, homme sans foi ! Et laisse-moi parler. Sois maudit...

Ces derniers mots m'ont échappé. J'ai peur qu'ils ne déclenchent une bagarre générale, car l'homme en question, c'est Barsabbas, la « brute ». Il est devenu tout rouge, ivre de colère. Mais, ses voisins le retiennent d'une poigne de fer et lui intiment l'ordre de se tenir tranquille et de m'écouter. Il se radoucit de mauvaise grâce, roulant des épaules pour se dégager de l'emprise de ses gardiens de fortune.

– Je vous l'ai dit : ils ne sont pas ivres, mais ce que vous voyez de vos yeux, les prophètes l'ont annoncé dans les livres. Souvenez-vous de ce que nos pères nous racontaient : « En ces jours-là... je répandrai mon Esprit et tous seront prophètes,

jeunes et vieux, maîtres et esclaves, hommes et femmes... » Vous vous souvenez, alors écoutez-les : ils disent les grandes œuvres du Créateur.

La foule semble se calmer. On chuchote. On hausse des sourcils et des épaules. Une femme s'avance et s'adressant à tous ces témoins, elle lance ces paroles du Poète : « Ils sont beaux, sur la montagne, les pieds du messager qui annonce de bonnes nouvelles. Qu'ils sont beaux les pieds de celui qui proclame la paix, qui porte le salut » et elle vient me baiser les orteils. Un cri s'élève en réponse :

– Hourra ! Hourra !

Je profite de cet engouement pour reprendre la parole :

– Gens de Jérusalem, vous tous juifs, rappelez-vous de celui qui s'appelait Yeshoua de Nazarâa. Il nous a montré par des signes, des prodiges et des enseignements qu'il était lui aussi un prophète. Pas n'importe lequel, mais le Prophète, ultime et dernier que L'Imprononçable a envoyé pour annoncer ses promesses. Et vous, influencés par ceux qui voulaient sa mort, vous l'avez pendu au châtiment infâme. Vous n'avez pas cru en lui ni à ses paroles. Mais, parce que vous l'avez rejeté, il a été élevé et est devenu, selon la volonté de L'Imprononçable, la pierre d'angle du Temple céleste.

– Il divague. Il est fou ! Regarde. Le voilà le Temple, fait de pierres et de sueur, me rétorque une voix du milieu de la foule, en montrant du menton le Saint Temple fièrement dressé sur la colline au-dessus de nous. Il n'y en aura jamais d'autre et il durera éternellement.

L'homme qui vient de parler, c'est Barsabbas, encore lui. La figure rouge, il a repris du poil de la bête et ne veut pas en rester là. Il essaie une fois encore de se dégager pour me foncer dessus. Devant lui, je ne donnerais pas cher de ma peau ! Un troisième vient à la rescousse de ses deux gardiens et le frappe à la tête avec une cruche qui se brise. Le pauvre, si je puis dire, s'évanouit.

Je suis reconnaissant à celui que j'appelle intérieurement mon sauveur. Après cet incident, je rappelle toute l'attention de mon auditoire :

– Souvenez-vous ! Interrogez les temps anciens. Questionnez les Écritures. Rappelez-vous David notre roi, dont la tombe est tout près. Entendez ses paroles au sujet de l'Envoyé : « Il n'a pas été abandonné au *Shéol*, et son corps n'a pas pourri dans le

tombeau. » Et nous, ses plus proches, nous avons vu Yeshoua revenir de la mort à la vie. Nous lui avons parlé. Nous sommes les témoins de sa montée au ciel. C'est lui que L'Imprononçable a envoyé, et que les prophètes ont annoncé. C'est lui qui a reçu le premier ce souffle que vous sentez et voyez aujourd'hui se répandre comme un feu ardent et que rien ne peut retenir. C'est lui aussi qui nous offre le salut, à nous juifs, mais à tous, à vous aussi, étrangers et gens des nations, de toutes les nations.

Je ne peux plus m'arrêter de parler. Les mots me viennent et je n'ai aucune peine à les trouver. Je n'ai jamais préparé ce discours, mais il m'est donné du dedans de moi.

– Que devons-nous faire pour être sauvés ? demande une voix de femme perdue dans la foule.

Je m'apprête à répondre, lorsqu'un autre, au-dessus de moi, coupe mon élan et s'adresse à elle :

– Allez à la rivière et faites-vous tous baptiser. Changez de comportement. Que vos fautes soient pardonnées et, qu'à votre tour, vous racontiez ce que vous avez vu : la grandeur de L'Imprononçable.

La foule répond à l'unisson :

– À la rivière ! Allons tous à la rivière...

Je vois alors une cohorte interminable d'hommes et de femmes se diriger vers la Ville basse et la porte sud, celle de La Fontaine, pour rejoindre le Jourdain, le fleuve. Devant eux marchent Yohan et Yakob, suivis des autres compagnons du Maître, mes proches amis. Il ne reste plus que Barsabbas, évanoui et étendu de tout son long. Peut-être qu'à lui aussi, les fautes seront pardonnées. Je tourne la tête et lève les yeux pour voir enfin qui m'a ainsi coupé la parole à l'instant : Mattaï est appuyé à la fenêtre et suit des yeux le mouvement de la foule.

La force lui a été donnée. Notre prière a été exaucée. Mes doutes se sont envolés. Le Maître a eu raison. Il sait.

4.

DALILA

Confidences

Je n'ai jamais eu aussi peur que durant ces dix derniers jours. Je ne reconnais plus Kephâ qui, je crois, prend son rôle de guide trop au sérieux. Hier, dans la chambre haute, il a pris ses grands airs. Je lui en veux d'avoir ainsi embrigadé le premier homme que j'aime d'un amour vrai et sincère. Le premier homme, tout simplement. Mattaï est si doux, comment pourrait-il accomplir la mission que les Onze lui ont réservée ?

Tôt ce matin, j'ai entendu leur conversation dans la pièce du haut, à l'abri des oreilles indiscrètes. Ils se croyaient seuls, mais j'avais passé la nuit, cachée dans l'ombre de la pièce. La soirée avait été si riche en émotions, que ni Yohan ni Yakob ne remarquèrent ma présence avant de s'endormir. Je voulais en avoir le cœur net.

J'ai bien compris que Kephâ avait de grands projets pour mon Mattaï et qu'il lui faudra choisir entre la mission et notre amour. En sera-t-il seulement capable ? Oh comme je hais ces paroles que le Maître a prononcées un jour : « Si quelqu'un veut me suivre qu'il renonce à lui-même et porte sa croix. » Lui l'a fait, mais pas mon amoureux, pas lui ! Je ne veux pas. Il est à moi, maintenant et rien qu'à moi. Personne ne me le prendra.

Maintenant, dans notre chambre, je me tourne dans le lit et caresse du regard le corps de Mattaï. La lune éclaire la chambre d'une lueur douce et sereine. En regardant par la fenêtre, je distingue les étoiles brillantes et je repense aux premières paroles de la *Torah* : « Au commencement, L'Imprononçable créa le ciel et la terre. Il fit le grand et le petit luminaire ainsi que les étoiles. Et il vit que tout cela était bon. » Oui, tout cela est bon. Et c'est bon d'être là, juste tous les deux. Plus rien ne compte, que lui et moi.

L'astre de la nuit devient ma complice et effleure délicatement de ses rayons les courbes de celui qui est tout pour moi : « L'Imprononçable dit 'faisons l'homme à notre image.' » Alors,

il le fit. Et il le fit beau. Le Créateur sait ce qu'est la beauté et je suis certaine qu'il nous a créés pour que nous le découvriions à notre tour. Je me serre contre mon aimé. Il ne bouge pas. Je sens la chaleur et la douceur de sa peau. Je me laisse aller et je m'endors.

C'est le matin qui nous réveille et le chant des coqs qui se répondent en s'époumonant. Mattaï me regarde m'éveiller. Il tient sa tête appuyée sur son bras. Nous nous sourions. De mes doigts, je caresse son front, sa tempe et sa joue. Je descends et suis le contour de ses lèvres. Il me mordille les doigts et nous nous abandonnons à nos jeux d'amoureux, sans témoin. Melik n'est pas là pour nous espionner, cette fois-ci. D'ailleurs, je suis certaine qu'il ne dirait rien. Seul le soleil nous surprend, mais on sait bien qu'il voit tout mais ne répète jamais rien à personne.

Nos lèvres s'effleurent. Nous nous embrassons. Nos corps se rapprochent, se désirent et nos mains se cherchent, se trouvent, s'épousent et se séparent. Nous nous aimons comme un homme et une femme savent si bien le faire.

Mattaï se lève et s'entoure la taille d'un pagne de lin. Il est beau. Si beau. S'il est à l'image du Créateur, alors oui, le Créateur sait ce qu'est la beauté. Il verse un peu d'eau dans la bassine et se lave le visage en me regardant :

– Dalila, que tu es belle, ma tendre amie, si belle ! Derrière ton voile, tes yeux ont le charme des colombes. Tes cheveux évoquent un troupeau de chèvres, dévalant le Mont Galaad... Tu portes si bien ton nom. Il signifie « *séduisante* ». Le sais-tu au moins ?

Bien sûr que je connais la signification de mon nom. C'est ma mère qui me l'a expliquée. Elle le répétait en me faisant de grands sourires, tout en peignant mes longs cheveux ou en les tressant délicatement. Je me souviens encore de mon père qui, me prenant dans ses bras, m'élevait dans les airs et criait à son tour : « Tu es ma princesse, ma séduisante ! »

Je me redresse et de mes deux mains, je ramène mes cheveux couleur d'ébène sur mes épaules, les lissant négligemment, voulant incarner les mots du poète. Comment imiter un « troupeau de chèvres qui dévale mon front » ? Aujourd'hui, c'est mon Mattaï qui me serre dans ses bras et qui pourrait m'élever dans les airs.

Je lui lance des baisers d'amoureuse, et lui les attrape comme un petit chien le ferait de feuilles virevoltant dans les airs. Si

quelqu'un nous voyait, il nous trouverait sans doute ridicules. Mais qu'importe, nous nous aimons. Je sais que l'amour rend fou, mais ridicule...

Il revient et s'allonge vers moi. Sa main se pose sur mon épaule et descend doucement suivant la courbe de ma poitrine. Je le laisse faire. J'aime qu'il me touche ainsi. J'aime ses caresses. Mes seins se tendent. Il hume mes cheveux, lèche ma nuque, dépose des baisers dans le creux de mon bras. Il se laisse enivrer par mon parfum de nard et les senteurs d'amande de mes cheveux. Je ne cherche plus à lui résister. Je m'abandonne tout entière à ses caresses. Un feu de passion brûle en moi. Un feu que rien ne peut éteindre.

Ce matin, le monde pourrait bien s'effondrer que notre amour y résisterait. D'ailleurs, tout a disparu. Tout sauf le bruit des grillons que nous percevons au loin, berçant nos ébats.

Les heures ont passé. Nous devons nous rendre au Saint Temple pour y offrir l'action de grâce. Même si nous n'avons pas de terres - nous en aurons peut-être une fois mariés - nous accomplissons ce rituel, comme la Loi l'exige.

Mattaï m'aide à fermer le pectoral en bronze qu'il m'a offert il y a une semaine, juste pour cette occasion. Je finis d'appliquer un peu de khôl sur mes paupières et nous sortons dans la rue. Tout en marchant, je lui prends la main et lui demande :

– Et toi, mon amour, que veut dire ton nom ?

– « Don de L'Imprononçable ». C'est en tout cas ce que mon grand-père m'a raconté, parce que ma mère est morte peu de temps après ma naissance. Elle avait abandonné son rêve d'avoir des enfants. Elle devenait âgée et était consciente que c'était trop tard. Les femmes le savent bien, n'est-ce pas ? Alors, elle a adressé une supplication, comme une ultime prière. Et je suis arrivé au monde. Mais, un mal mystérieux qu'aucun guérisseur n'a pu éloigner s'est emparé d'elle.

En l'écoutant, mes yeux se mouillent. Je ne connaissais pas cette partie de son histoire. J'aimerais l'interroger encore, pour savoir comment l'aider, l'aimer davantage. Mais, l'imposante bâtisse du Saint Temple se dresse devant nous dans toute sa splendeur, imposant un respect mêlé de crainte.

Nous montons sur la colline, le Mont Moriya. La parole des Commencements raconte que c'est ici que notre père Abraham a été sur le point de sacrifier son fils unique comme signe de sa

confiance absolue en L'Imprononçable. Même si je n'ai pas encore d'enfant, je ne peux pas comprendre cette histoire. D'ailleurs, c'est au père et non à Sara la mère, que L'Imprononçable s'est adressé. Une mère n'aurait jamais accepté pareil marchandage.

Plus nous approchons, plus les pèlerins sont nombreux. Ils nous bousculent, sans s'excuser. Ils ne nous voient même pas, je crois. Ils montent, ils descendent. Ils crient, se font des signes, se saluent de loin. On se croirait à Capharnaüm !

Au pied des marches, nous faisons une prière, car nous allons pénétrer dans la maison de L'Imprononçable. Et nous commençons l'ascension en récitant les chants des montées, ceux de nos pères : « Je lève mes yeux vers les montagnes. D'où me viendra le secours ? » Je vibre à ses mots. J'ai tant besoin du secours de Celui qui a fait les cieux et la terre. J'ai peur, si peur de ce qui pourrait nous arriver. Mattaï gravit les marches à mes côtés. Il fait preuve lui aussi d'une ferveur évidente.

Plus nous montons, plus ma prière se fait intense : « Toi qui connais les cœurs, et mon cœur en particulier, éloigne cette coupe de douleur devant moi ! » Cette coupe, c'est la peur de l'avenir que je vois sombre, aussi sombre qu'une nuit d'orage. C'est aussi la menace qui plane sur notre groupe, sur chacun de nous, d'être arrêté et conduit au cachot.

Arrivés sur l'esplanade, nous découvrons les marchands qui sont là, à faire des affaires. Un jour de fête est synonyme de juteux bénéfices. Ils en profitent. Comme nous n'avons rien à offrir de notre propre culture, Mattaï achète pour quelques pièces un panier d'osier rempli de figes, « les premières de la saison » nous affirme le marchand. Je le soupçonne de nous dire ce que nous avons envie d'entendre pour vendre ce qu'il a sur son étal. Nous traversons alors l'impressionnante place, avant de devoir nous séparer : Mattaï emprunte le parvis des hommes et moi celui des femmes. Les règles sont strictes. J'aperçois au loin l'autel où notre offrande sera déposée et viendra grossir celles qui y sont déjà. L'autel de pierre trône au milieu de ce vaste espace que nous appelons le *Saint*, et qui précède le *Saint des Saints*, là où le prêtre seul n'entre qu'une fois par année pour demander le pardon de nos fautes.

Je reste à l'écart, car seuls les hommes peuvent se tenir devant l'autel. Mattaï y dépose notre panier et prie. Il se tient debout,

le front et les paumes des mains vers le ciel. À mon tour, j'invoque L'Imprononçable en baissant le regard. Je suis une femme : « Toi qui connais les cœurs, Éternel et Tout-puissant, fais que l'année prochaine, à cette même période, je te présente notre enfant premier-né. » Je répète ces mots à plusieurs reprises, les murmurant, remuant à peine les lèvres. À chaque fois, j'essaie d'y mettre encore plus de conviction. Au-delà de ma demande, celle de toute femme, il y en a une autre que je n'ose pas exprimer, car elle serait contraire à la volonté du Créateur : j'aimerais tant qu'il change le destin de Mattaï. Qu'il renonce à la mission que les Onze veulent lui imposer et que mon amoureux reste avec moi, rien qu'avec moi. Si je me risquais à prier cela, je m'élèverais contre Celui qui conduit toute vie et je serais certainement maudite. Alors, je me tais. Mais Il connaît les cœurs et sait certainement ce qui me trouble.

– Dalila, Dalila ! Ma sœur, tu es là toi aussi.

Je me retourne à ces mots et je découvre Myriam qui me sourit, drapée dans une magnifique robe d'un bleu roi qui lui va à ravir. Elle a la tête couverte d'un voile de la même étoffe entourée d'une chaîne dorée ornée de pièces d'or. Des bracelets d'or eux aussi entourent ses bras comme d'adorables petits serpents brillants et inoffensifs. Elle est aussi venue pour la fête. Nous nous embrassons.

– Tu es magnifique, ma sœur. Et ce bijou, quelle merveille !

– Un cadeau de Mattaï.

Myriam laisse échapper un sifflement d'admiration. Je crois percevoir une pointe de jalousie. Mais, je me trompe sûrement.

– Qu'as-tu donné en signe d'offrande, dis-moi ? lui demandé-je pour détourner la conversation.

– Oh, moi, tu sais, j'ai déjà donné ce qui m'est le plus cher : mon fils, mon Yeshoua. Aujourd'hui, je n'ai plus qu'un cœur de mère blessé à jamais et une tristesse que personne ne sait guérir. Voilà mes seules offrandes. Elles valent bien toutes les autres.

En l'entendant, je fonds en larmes moi aussi, car je comprends que mon destin pourrait bien ressembler au sien. Entre femmes, nous savons ce que veut dire renoncer. Nous nous consolons, en nous prenant une fois encore dans les bras. Les autres femmes vont et viennent sans prêter la moindre attention à nos effusions.

Revenant sur l'esplanade, nous voyons d'autres femmes. Parmi elles, il y a des mères sans doute, venues elles aussi prier

ou rendre grâce. Il ne faut pas longtemps pour que Myriam confirme ce que je pensais :

– Tu vois, celle-ci vient d’avoir un fils il y a un mois. Comme pour nous toutes, c’est la plus grande des bénédictions, m’explique ma sœur et amie qui semble toutes les connaître. Et cette vieille, là-bas, elle ne quitte plus le *Trésor*. Chaque jour, elle mendie, tendant ses mains déformées et implorant les riches qui passent devant elles. Ensuite, elle verse ces pièces dans le tronc, n’en gardant que quelques-unes pour s’acheter à manger.

– Et personne ne dit rien ?

– Que veux-tu, on la connaît. Elle n’a plus personne : son époux et son fils sont morts. Elle reste là. On la tolère. Elle ne fait rien de mal. Elle ne vole personne et ne garde que ce qui lui est nécessaire pour vivre. Alors... Un marchand lui offre de temps à autre une miche de pain qu’elle mange lentement, car elle n’a plus de dents. Tu vois, elle fait plus pitié que peur. Et surtout, elle donne l’occasion aux pèlerins de s’acquitter de l’aumône, en leur donnant bonne conscience.

– Ah, vous voilà ! Je te cherche partout, Dalila. *Shalom* Myriam.

– *Shalom*, Mattaï.

Tous les trois, nous redescendons les marches du Saint Temple. Nous croisons une patrouille de soldats romains, veillant au bon ordre des lieux. Leur casque et leur cuirasse brillent dans le soleil. Ce doit être l’heure de la relève.

Je voudrais être seule avec Myriam. Ce que j’ai à lui demander concerne mon aimé, et je ne veux pas qu’il l’entende. Je me tourne vers Mattaï et lui demande de bien vouloir aller nous chercher une cruche de vin au marché non loin de là. Une fois parti, je me confie à ma compagne :

– Que penses-tu de Kephâ ?

– Notre guide ? Il prend ses responsabilités très au sérieux et veille à ce que nous restions unis. Pourquoi cette question ?

– J’ai peur, ma sœur. Peur de ce qui va nous arriver, à moi et à Mattaï. Je suis sûre que Kephâ l’a fait exprès pour nous séparer.

Myriam s’arrête net et me regarde, stupéfaite.

– Qu’il a fait quoi ? Choisi Mattaï ?

J’acquiesce d’un mouvement de la tête.

Elle me saisit par les épaules pour me convaincre, captant toute mon attention :

– Comment peux-tu imaginer une seconde une chose pareille ? Tu étais là et tu as bien entendu le nom de Mattaï qui est venu comme la réponse que nous attendions tous. La réponse à nos prières.

En affirmant cela, elle oublie que certains se sont endormis et n'ont rien vu de la scène. Je me sens tellement honteuse d'avoir mis en doute la volonté de L'Imprononçable que je ne peux plus regarder ma chère amie dans les yeux. Elle s'approche et me serre dans ses bras :

– Ma sœur, Dalila, je te comprends. Moi non plus, je ne voulais pas qu'il parte, mon Yeshoua. Son père lui avait appris un métier. Nous aurions pu rester une famille unie, mais il a fallu qu'il entende l'appel et il ne lui était plus possible d'y renoncer...

Myriam est secouée de sanglots qu'elle essaie de retenir en vain. Elle poursuit d'une voix mouillée de larmes :

– Alors, je n'avais pas d'autre choix que de le laisser partir. Mais, je ne l'ai pas abandonné. Je l'ai suivi. J'étais prête à affronter tous les dangers sur les routes et les chemins, comme je l'avais fait avant sa naissance. Rien, tu entends, rien ne pouvait me séparer de mon Yeshoua !

Elle recule un peu sans me lâcher les épaules et je sens ses doigts se fermer encore sur le tissu drapé de ma robe :

– Regarde-moi ! Et toi non plus, n'abandonne pas. Sois forte ! Rien ne doit te séparer de celui que tu aimes. N'oublie pas que L'Imprononçable ne t'imposera jamais des épreuves que tu ne pourrais pas surmonter. C'est très difficile. Ça peut l'être, c'est vrai, mais pas impossible. Garde ta force. Demande-la et surtout n'abandonne jamais ! Promets-le-moi. Écoute ce que te dit ton cœur. Lui, il sait et il parle pour Celui qui connaît toutes choses.

Myriam a su trouver les mots qui m'ont redonné du courage. Son regard est si déterminé soudain que ses paroles deviennent une évidence. Celle que j'avais besoin d'entendre. Personne d'autre ne pouvait me convaincre. Elle m'a consolée. Elle est la seule qui y soit parvenue. Parce qu'elle est une femme. Parce que c'est une mère. Parce qu'elle a souffert, en laissant son fils s'en aller.

Et soudain, je vois revenir Mattaï, portant une cruche. Cette image me ramène à la réalité : au Temple, à la foule, aux bruits et aux voix qui avaient disparu. Tout cela, je l'avais oublié. Je

regarde mon aimé avec un autre regard, celui de la confiance en un avenir possible, malgré tout. Je veux y croire.

– Il y a encore des choses graves que tu dois savoir, et Mattaï aussi. Mais pas maintenant, pas ici. Je te les dirai plus tard. Souris, ton aimé arrive, dit-elle en allant à sa rencontre.

Les derniers mots de Myriam ébranlent ma confiance tout juste retrouvée. De quoi parle-t-elle ?

Elle se retourne et m'invite :

– Allons, venez goûter ce vin.

5.

MATTAÏ

L'ombre de la menace

Dalila et moi avons décidé de flâner un peu en cet après-midi caniculaire. Nous montons en direction du Mont des Oliviers, et nous asseyons à l'ombre de ses arbres. Je vois déjà de premiers fruits encore verts accrochés aux branches, caressés par le soleil.

C'est sur cette colline surplombant la Grande Ville que j'ai rencontré le Maître pour la première fois. Entendu, devrais-je dire pour être tout à fait honnête. Mon ami Melik, qui avait rejoint le groupe quelque temps avant moi, m'a parlé de ce prophète particulier. Moi, je me méfiais de ces « diseurs de mauvaises nouvelles ». Ils ne parlaient que de destructions, de malheurs, de malédictions. Alors, un de plus... Mais Melik sut se montrer si convaincant que je le suivis un jour, curieux.

Ce qui me frappa, c'était l'attention des auditeurs. Chacun buvait littéralement ses paroles. Il parlait avec des mots de tous les jours ; des mots qui nous touchaient. Il racontait l'histoire d'un semeur, d'un maître et de ses serviteurs, d'un roi, d'un voyageur. Pour une fois, il me semblait comprendre ces histoires-là. Pourtant, il y avait toujours quelque chose qui me dérangeait, une tournure que je ne parvenais pas à saisir.

Et surtout, il appelait L'Imprononçable « Père », et même son Père. « Abba » avait-il coutume de dire. « Papa », dans la langue de chez nous. C'est peut-être bien cela qui m'a convaincu. L'Imprononçable ne restait pas un dieu comme les autres, caché et lointain, à craindre comme un juge impitoyable. Il devenait proche, à tel point qu'on pouvait lui parler, qu'on pouvait nous aussi l'appeler *Abba*, sans crainte.

Les enseignements du Maître étaient bien éloignés des discours et menaces de ces religieux du Saint Temple qui faisaient peser sur nous, pauvres créatures, toutes sortes de culpabilités et nous rendaient responsables de la colère des cieux. Le dieu qu'ils nous laissaient entrevoir, eux les maîtres de la Loi, me faisait peur. Je n'osais m'approcher du Saint Temple, sans

ressentir une boule au ventre. Mais depuis que j'ai entendu le Maître, mon Maître, tout est changé. Je n'ai plus peur.

Ce jour-là, celui de ma première rencontre avec Yeshoua et ses amis, je ne vis pas le temps passer et je fus surpris de constater que la nuit était toute proche. En nous levant, Melik m'entraîna à l'écart et plaça un petit objet au creux de ma main, une pierre. Il me regarda dans les yeux et me quitta avec ces mots : « Tu es des nôtres maintenant. » Je n'ai pas compris tout de suite ce que signifiaient ces paroles. Ce n'est qu'en découvrant le caillou blanc orné d'un poisson que je compris que je faisais partie des compagnons du Maître. M'étant retourné, je constatai que le Maître n'était plus là. Je ne distinguai que trois silhouettes qui descendaient vers la ville : Yakob, Yohan et le Maître que je n'osais pas encore appeler Yeshoua.

Je sens que mon aimée voudrait me dire quelque chose, mais je laisse le silence s'installer entre nous, perturbé seulement par le vol de quelques oiseaux, tentant de chaparder en plein vol une olive ou deux.

– Tu sais, Mattaï, nous devons redoubler de prudence. Myriam m'a avertie d'une rumeur qui se fait de plus en plus pressante en ville : un pharisien, un certain Saul, Saul de Tarse, que les Romains appellent Paulus, cherche à arrêter tous ceux qui se réunissent en secret au nom de notre Maître. Il les emmène et, sans les juger, les condamne à la prison. Certains y sont morts sous les coups.

J'avais déjà entendu ce nom de Paulus. On le dit particulièrement zélé. De plus, il bénéficie de la protection du grand tribunal religieux de notre peuple, le Sanhedrin. Le grand prêtre Hanne serait même un ami proche de lui. Citoyen de Rome, il peut ainsi échapper à tout soupçon et bénéficier d'une protection à toute épreuve. Il se dit tour à tour juif ou romain. On affirme encore qu'il peut compter sur des lettres de recommandation pour aller où bon lui semble et se sortir de tout mauvais pas. Rusé comme un renard et fuyant comme un serpent, voilà à quoi il ressemble.

– Ne crains rien, mon aimée. L'Imprononçable veille sur nous et saura nous protéger de cet homme, dis-je pour rassurer Dalila, mais sans vraiment y parvenir. Moi-même, je doute que nous puissions lui échapper. Mais, nous ne sommes pas seuls. C'est aussi cela notre force.

– Tu ne te rends pas compte ! Il paraît qu’il connaît le mot de passe et sait sa vraie signification.

C’est plus grave que je ne pensais. Car, pour qui connaît le grec, les lettres formant le mot *IKTUS* signifient d’abord POISSON. Mais pour nous, amis du Maître, elles disent autre chose : *Yeshoua Kristu, Fils de Dieu Sauveur*. C’est donc notre signe de ralliement, notre protection et notre sésame. Et si Saul le sait, alors il peut se faire ouvrir la porte de chaque maison rassemblant nos frères et nos sœurs, se faire passer pour l’un de nous et... Je n’ose pas imaginer jusqu’où peut aller sa cruauté.

Il me reste encore un argument :

– Mais, il n’a pas de pierre. Et sans elle, on ne le laissera pas entrer.

– Il paraît qu’il en a volé plusieurs dans les tuniques de ceux qu’il a fait frapper de trente-neuf coups de fouet ou lapider pour blasphème. Quand je te dis qu’il est rusé.

Ce que me dit Dalila me glace le sang. À tout instant, nous pouvons être découverts et, sans le savoir, faire entrer le loup dans l’enclos des brebis.

– Sais-tu au moins à quoi il ressemble ? demandé-je.

– Non, il paraît que c’est un as du déguisement : un jour, on le voit habillé d’un manteau aux longues franges, comme les riches. Le lendemain, il est un des mendiants de l’esplanade du Saint Temple. Il est tantôt jeune citoyen romain, tantôt vieillard faisant l’aumône. De plus, il parle hébreu, araméen et grec. Chaque jour, il force des portes, accompagné de gardes ou se joint à des groupes et lorsque tous sont en prière, il lance un cri de ralliement aux soldats postés tout autour. Aucune fuite n’est plus possible et ceux qui s’y risquent sont tués sur le champ.

Saul de Tarse, sois maudit ! Tu te fais passer pour notre frère et tu nous trahis. Tu rejoins L’Iscarioth dans sa folie. Que cherches-tu ? À protéger ta petite personne ? À t’attirer les bonnes grâces des chefs religieux et des scribes ? Fasse que je ne rencontre jamais ton chemin...

Dalila me fait signe qu’il est temps de rejoindre l’agitation de la Grande Ville, son marché, ses ruelles bondées à cette heure, et notre chambre, lieu de nos secrètes amours.

– Il faut avertir Kephâ, dis-je encore en me relevant, me tenant au tronc d’un olivier sans doute plusieurs fois centenaire.

– Ne t'en fais pas, il le sait déjà et il a trouvé un autre lieu pour nos rencontres. Il nous le dira ce soir.

Cela ne m'étonne pas que notre guide ait déjà pris les devants. Il n'est pas homme à se laisser surprendre. Sans doute a-t-il été averti des dangers qui nous guettent par le souffle du Maître. Ou par la rumeur qui parcourt la Ville.

Nous redescendons et à mesure que nous approchons, le brouhaha des pèlerins, négociants, commerçants et autres mendiants, remplacent le silence du Jardin de Gethsémani, là même où notre Maître a pleuré au moment où il priait son Père. Kephâ a même affirmé qu'à cet endroit précis, il avait découvert des gouttes de sang séché au matin de l'infâme châtement.

De retour dans la ruelle des tanneurs, je reste sur mes gardes. Chaque visage me paraît suspect. Et si c'était Saul ou l'un de ses gardes ? Connaît-il Kephâ, Yohan, Yakob ? Me connaît-il ? ou pire, sait-il seulement qui est Dalila ? Peut-être...

Je baisse les yeux et ne vois plus que les quelques centimètres devant mes pieds. Tous mes sens sont en alerte.

– Eh, toi ! Oui, toi, arrête-toi, retourne-toi et regarde-moi !

À cette voix grave et autoritaire derrière mon dos, mon sang se fige. Mes membres sont tétanisés. Mon cœur suspend ses battements dans ma poitrine devenue trop petite pour le contenir. Je m'arrête net et sens ma dernière heure arrivée. J'ai envie de crier à Dalila de s'enfuir, de courir aussi vite qu'elle le peut, d'échapper à Saul et sa bande, mais les mots refusent de sortir ; ma bouche est sèche tout à coup. Je peine à avaler ma salive. Que faire ? Me battre ? Mais c'est sans doute peine perdue, ou alors nier tout ce dont on m'accusera.

Je ferme les yeux. Je prends une profonde inspiration pour me donner un courage bien trop incertain encore. Je suis prêt à en découdre s'il le faut. Ils ne m'auront pas si facilement et je ne dirai rien, même sous la torture... J'essaie de me convaincre que je pourrais résister à trente-neuf coup de fouet, le quarantième étant fatal, ou au jet de pierres qui finiront par me tuer. Je serai fort. Pour Dalila. Pour Kephâ. Pour le Maître. J'attends... Rien ne se passe. Le temps s'est arrêté, comme suspendu... J'entrevois soudain à cet instant ce que peut être l'éternité. Je me retourne enfin gardant encore les yeux fermés, m'attendant à recevoir coup de poing ou coup d'épée.

– Ahahah ! T’as eu une sacrée frousse, avoue ! Dis donc, tu m’as l’air complètement terrorisé, mon frère.

J’ouvre les yeux et découvre Melik, mon compagnon. Il m’a fait une blague dont il se croit fier, mais il m’a causé une de ces peurs ! À côté de lui, Dalila rit de tout son cœur, découvrant ses belles dents nacrées entourées de ses lèvres pulpeuses rehaussées d’un onguent ocre.

– Melik, tu mériterais mon poing dans la figure. D’ailleurs, je ne sais pas ce qui me retient...

– Notre amitié, peut-être. Ou Dalila, va savoir.

Elle lui répond d’un clin d’œil complice.

Je leur en veux, à tous les deux, de s’être moqués ainsi de moi, mais cela m’a servi de leçon : à trop vouloir passer inaperçu, on se fait remarquer.

Finalement, remis de mes émotions, mon cœur ayant retrouvé un rythme normal, nous marchons dans la ruelle, saoulés par les bruits des ateliers et les odeurs de cuir brûlé. Je ne peux m’empêcher de penser que nous sommes suivis, espionnés par je ne sais qui. Je sens des regards qui s’attachent à nos sandales poussiéreuses, tant elles ont parcouru de chemins. La menace plane sur nos têtes, je le sens. Saul et ses comparses ne sont pas loin et nous traquent comme des fauves affamés.

6.

KEPHÂ

Stratagèmes

Sur les marchés, tout se dit. Tout se sait. Le nom de Saul est sur toutes les lèvres. Cette nuit même, il aurait arrêté un groupe semblable au nôtre réuni dans une maison. Il aurait attendu le moment où les portes étaient closes, pour donner le signal à ses gardes de les enfoncer et d'emmener tous ceux qui se trouvaient à l'intérieur. Aucune fuite possible ! Certains prétendent que l'assemblée aurait été dénoncée par un voisin contre quelques pièces d'argent. C'est sans doute la seule explication plausible. Sinon, comment ? Nous prenons d'innombrables précautions. Décidément, la vie vaut bien peu de choses en ces temps troublés. Ce ne sont que des rumeurs, bien sûr, mais elles me paraissent crédibles. Vendre une vie contre de l'argent, je connais.

Ce matin, je parcours le dédale des rues jusqu'à la *Rue des pêcheurs*. J'y connais presque tout le monde. Il ne faut qu'une poignée de secondes pour qu'on m'apostrophe à gauche, à droite :

– Salut, Kephâ ! Ça fait une paie qu'on ne t'a pas revu !

– Kephâ, mon ami, entre et viens boire un peu de ce vin dont tu me diras des nouvelles... Il vient tout droit de Syrie...

Après avoir décliné poliment les invitations en saluant ceux que je reconnais, je pénètre dans l'échoppe de Baruch, l'un de mes amis de longue date. Nos pères étaient voisins et nous avons grandi ensemble. Malheureusement, le père de Baruch est mort d'un mal mystérieux qu'aucun médecin, qu'aucun guérisseur n'est parvenu à soigner.

Lorsqu'il me voit, il lâche son amphore et se précipite vers moi, les bras grands ouverts. Il m'embrasse et nous nous serrons fort. Cela fait deux ans, non trois, que nous ne nous sommes pas revus. C'était à l'époque où j'ai entendu le Maître pour la première fois. Baruch m'avait accompagné, mais lui est retourné à ses affaires. Il n'a jamais compris que je me laisse ainsi embarquer, que je me mette à suivre un parfait inconnu à la

réputation douteuse. Mais, il est toujours resté mon fidèle ami, mon frère. Cela fait plus de trois ans que nous avons été séparés et nous aurions tant de choses à nous dire. Il nous faudrait du temps, beaucoup de temps, mais je prends soudain conscience que le temps passe vite et que nous n'en avons pas beaucoup.

Cependant, mon ami n'a pas changé : il est toujours aussi large d'épaule, la peau brûlée par le soleil. Il porte une cicatrice à l'avant-bras gauche, témoin d'une lutte acharnée avec un poisson qui a tenté de défendre sa liberté. À la pêche, l'homme est souvent le plus fort. Mais pas toujours. Cette fois, l'expérience et la ténacité de Baruch ont été payantes. Une chose pourtant a changé : il a perdu plusieurs dents. Je le constate lorsqu'il me sourit.

– Kephâ, mon ami, mon frère, Shalom ! Te revoilà enfin. Tu m'as manqué ! Combien de fois suis-je allé voir ton père pour le consoler. Surtout depuis que le mien est mort. Je savais que tu avais décidé de te mettre au service de ce *Nazaréen*, mais rien de plus. Alors, parfois, quand ton père était trop triste, je lui racontais que je t'avais vu au marché et que nous avions bu un gobelet de vin ensemble et que tu le saluais tendrement. Ou bien je lui disais que nous étions montés au Saint Temple pour remercier d'une pêche particulièrement heureuse... Enfin, ce genre de choses. Je crois que cela lui faisait du bien, parce qu'il me tapait amicalement sur l'épaule, me regardait de son regard aux couleurs de la mer et me disait : « Bien, bien ! ».

Au fond de moi, je suis reconnaissant à Baruch d'avoir entretenu une sorte de légende à mon sujet, pour que mon père Zabdi ne se laisse pas mourir. Mon départ a dû être une épreuve pour lui. Il n'a jamais eu l'occasion de me l'avouer.

Nous nous asseyons à une table à l'arrière de l'échoppe, à l'abri des regards indiscrets. Je reste sur mes gardes. Qui sait si un complice de Saul ne nous espionne pas. Je peux avoir toute confiance en mon ami, c'est pourquoi je vais droit au but de ma visite :

– Baruch, dis-moi, parle-moi en toute vérité : connais-tu Saul, celui qu'on appelle aussi Paulus ?

Mon ami me regarde, comme si c'était la première fois qu'il me voyait. Son visage s'est figé, son large sourire à moitié édenté a disparu. Je devine qu'il sait quelque chose, c'est évident.

– Kephâ, mon frère. Prends garde ! Cet homme est dangereux. Et je ne voudrais pas avoir à annoncer à ton père, béni soit-il, que tu as été arrêté, torturé ou pire, tué par lui ou par ses gardes.

– C’est si grave que cela ? demandé-je, surpris de l’étendue de la réputation que Saul traîne avec lui.

Baruch m’explique qu’il a entendu de ses oreilles et vu de ses yeux des *frères* être emmenés au Grand Conseil et depuis, plus de nouvelles ! Il n’a plus jamais entendu parler d’eux. Il m’apprend encore que la maison où nous avons l’habitude de nous réunir à la tombée du jour a été repérée. Comment le sait-il ? Je l’ignore, mais je sais qu’il dit vrai. Sur les marchés, tout se sait. À vrai dire, je m’en doutais. C’est la raison pour laquelle, j’ai décidé, cette nuit, après le départ de mes compagnons de tout déménager de notre lieu de rencontre. Baruch m’explique que sa mère et lui peuvent nous aider. Il viendra après le repas avec ce qu’il faut, Yohan, Yakob, les autres et moi devons les attendre discrètement. Il sait où nous trouver.

Nous nous quittons, nous serrant une dernière fois et nous promettant de ne pas laisser passer trois années avant de nous revoir. J’ai tellement hâte de lui raconter tout ce que j’ai vécu aux côtés de mon Maître et ma rencontre avec Dalila.

Quelques heures plus tard, devant notre maison, arrivent Baruch et sa mère, une vieille femme, au corps courbé et à la peau ratatinée. Ses yeux vifs et clairs, d’un vert émeraude, contrastent avec le reste de son visage. Elle se nomme Orpah. Ils sont accompagnés d’un âne tirant une charrette de bois, couverte d’une toile blanchâtre, trouée par endroits et grossièrement raccommodée avec des morceaux de tissus bariolés.

C’est elle qui a imaginé le stratagème pour que nous puissions emmener tous les objets que nous possédons sans éveiller les soupçons des soldats ou d’autres espions qui pourraient rôder autour de notre maison. Son plan est rodé au détail près : si on nous interroge, elle prendra la parole, expliquera qu’elle et ses deux fils, c’est-à-dire Baruch et moi, nous transportons des affaires destinées à sa belle-fille, la femme de son troisième fils. En effet, son dernier se marie dans quelques jours et elle veut lui donner ces objets qu’elle n’emploie plus, mais qui seront utiles à un jeune couple. Et surtout que personne ne s’avise de soulever la toile ficelée qui recouvre le tout pour vérifier le contenu de la

charrette. Sinon, gare... Son poing osseux levé au-dessus de sa tête sonne comme un avertissement pour tous les curieux qui s'aventureraient à passer outre. Connaissant la vieille femme, je sais qu'elle a le caractère pour en faire reculer plus d'un !

Le voisin d'Orpah, est aussi des nôtres. Je ne le remarque que maintenant. Il se tenait derrière la charrette. C'est un vieil homme, lui aussi. Il porte une longue barbe blanche soigneusement taillée et ses cheveux ébouriffés sur les tempes forment comme une auréole autour de son front dégarni. Il parle avec un fort accent étranger, ce qui rend ses propos à peine compréhensibles. Si on lui demande quelque chose, il répondra que Orpah avait besoin de lui pour transporter des affaires. Il a accepté contre un peu d'argent, voilà tout.

Yohan et trois de nos compagnons sont en train de monter les meubles encombrants que nous ne pouvons pas transporter et de rouler les nattes dans la chambre du bas de la maison. Ils disposent le tout à l'étage qui retrouve alors l'usage d'une chambre ordinaire. Plus de trace de notre synagogue improvisée. Yakob, de son côté, gratte et ponce avec une pierre rugueuse le montant de la porte pour en faire disparaître notre signe de ralliement, le poisson. Un peu d'enduit et il n'y paraîtra plus. Dès ce soir, la maison aura retrouvé son anonymat. Elle sera certainement bientôt achetée par un riche citoyen pour y loger un de ses amis. Orpah, femme reconnue et maligne, sollicitera un négociant qui pourra mener à bien cette transaction.

Quitter cette maison signifie aussi trouver un autre lieu. J'ai d'abord pensé à une chambre chez l'un de nous, mais c'était trop évident, trop risqué. Saul s'attend certainement à cette alternative. Peut-être connaît-il nos noms. Il nous faut être plus rusé que lui. « À malin, malin et demi ! » Je crois que toutes nos maisons sont plus ou moins surveillées ou sur le point de l'être. C'est alors que me vient une idée. Bien sûr, c'est évident ! C'est là qu'il faut aller désormais ; là où tout a commencé.

Ce seront les femmes de notre groupe qui serviront de relais dans l'annonce de notre lieu : mères, filles, belles-mères, fiancées et épouses. On n'ose pas trop se mêler de leurs conversations. D'ailleurs, elles savent parler et se taire à bon escient. Elles en savent bien plus qu'elles n'en disent. Je compte sur Mattaï pour les mettre au courant. Je sais que je peux avoir confiance. Il me

l'a déjà prouvé. Ce sera sa première mission, une manière de confirmer sa loyauté à notre cause et à notre groupe. Yohan ou Yakob m'ont mis en garde : ce peut être dangereux de miser sur lui, parce qu'il est amoureux. Mais je lui fais confiance. Il ne mettra pas sa fiancée en danger. J'ai confiance, comme le Maître faisait confiance à chacun de nous.

Cette nuit, ce sera non seulement notre première rencontre sous la voûte étoilée, protégés par les ombres des oliviers plusieurs fois centenaires du Mont, mais aussi l'envoi en mission de nos compagnons. Les choses bougent et nous avons à sortir de notre peur, à prendre l'initiative, à oser proclamer ce que nous avons vu et entendu, afin que d'autres, beaucoup d'autres, croient à leur tour. Le Maître nous a appelés à cela juste avant de nous quitter : « Allez, de toutes les nations, faites des disciples. Baptisez-les au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit ». Il a encore ajouté : « Et moi, je suis avec vous tous les jours... » Malgré le danger de plus en plus pressant, nous n'avons rien à craindre. Renoncer, ce serait trahir la confiance de celui qui a cru en nous. Ce serait nous montrer indignes d'être appelés ses disciples. Maintenant, le temps de la peur est révolu. Allons de l'avant.

– Hue, dia ! En route...

Le cri de la vieille mère de Baruch me ramène à la réalité. La charrette s'ébranle sur la route pavée. Baruch et le voisin la poussent tandis que la vieille femme tient l'âne au licol. Pour le faire avancer, elle lui marmonne des paroles qu'il est le seul à comprendre. Il acquiesce de son museau, gardant une oreille tournée vers elle, l'autre bien droite, pointée vers l'avant. Tous deux nous montrent la direction à suivre. Allons, courage !

7.

DALILA

Au bassin de Siloa

Nous venons de nous aimer derrière l'une des imposantes colonnes du bassin de Siloa. Personne ne nous a vus. D'ailleurs, ici, personne ne fait attention à personne. Les animaux, les hommes et les femmes se côtoient, se bousculent sans vraiment se voir. Les corps nus s'offrent aux regards sans éveiller de désir. Chacun s'habille d'une pudeur toute relative. On se salue, mais on se garde de tout regard équivoque. On se respecte. C'est en tout cas ce qu'on affirme. En même temps, personne n'est dupe. On prétend admirer la beauté lorsqu'elle se présente. On détourne les yeux de la laideur quand elle s'impose. Dans ce lieu, nous passons inaperçus, anonymes, sans peur d'être découverts. Les menaces sont loin de nos jeux amoureux.

Mattaï me serre dans ses bras. Il me renverse contre lui. Je m'abandonne à ses caresses. Je sens ses muscles. Je frôle son avant-bras de mes lèvres. Je le couvre de baisers. Je lèche sa peau. Il me chuchote des mots d'amour à l'oreille. Je l'aime chaque jour un peu plus. Je l'aime plus que tout. Je doutais jusqu'à aujourd'hui qu'un tel amour pût exister. Tout le reste me paraît si dérisoire.

– Embrasse-moi, embrasse-moi donc ! Ton amour m'enivre plus que le vin, plus que la senteur de ton huile parfumée...

Je reconnais les vers d'un poème qu'il m'a chanté au son de la cithare sous le ciel étoilé. Il paraît que dans le texte original, c'est la femme qui s'adresse à l'homme, mais pour moi, il avait inversé les rôles. Je suis si admirative de tout son savoir. C'est mon poète. J'ai envie de lui répondre en continuant la romance, ces mots appris par cœur : « Mon bien-aimé est reconnaissable entre dix mille, à son teint resplendissant et cuivré. Sa tête est dorée. Il a les cheveux bouclés comme les fleurs de dattier et d'un noir de corbeau... »

Mon désir pour lui me parcourt comme une vague. J'ai envie de lui, encore une fois ; de me fondre en lui. Mais soudain, son

corps est parcouru de frissons, ses lèvres se mettent à trembler. Ses larmes mouillent ma nuque. Les mots peinent à se frayer un passage au travers de sa gorge serrée :

– Mon aimée, j’ai si peur... Peur de ce qui m’attend après... Parce que je crois que Kephâ et ses lieutenants m’appelleront à la mission qui est la mienne, mais que je ne connais pas encore... Ils fondent de grands espoirs sur moi, trop grands peut-être... Oui, sûrement... Et...

Je l’embrasse pour l’empêcher de continuer.

Il y a encore quelques semaines, c’était lui qui me rassurait. Où est passée sa belle assurance qui me paraissait invincible ? Je me souviens encore qu’il me montrait son cœur en m’affirmant fièrement que rien ne pouvait éteindre ce feu qui brûlait en lui. Il y avait de la détermination dans son regard, quelque chose qui narguait le danger. Mais ça, c’était avant.

Aujourd’hui, c’est à moi de le rassurer, de raviver la flamme au-dedans de lui :

– Mon amour, tu le sais bien : notre Maître t’a choisi et ce n’est pas un hasard. Il sait que tu pourras honorer ce qu’il exige de toi et il te donnera les forces d’y parvenir.

Ma discussion avec Myriam a affermi cette conviction désormais solide. Ses paroles me reviennent, alors qu’elle me tenait par les épaules : « L’Imprononçable ne t’infligera jamais des épreuves que tu serais incapable de surmonter. » Et c’est vrai que depuis cette rencontre sur l’esplanade du Saint Temple, je n’ai plus peur de rien. C’est comme si une force m’avait été donnée à ce moment-là. Comme si cette mère m’avait transmis sa détermination. Notre Maître savait éveiller cette force. Il rendait forts ceux qui se sentaient incapables de répondre à son appel : « Va, ta foi t’a sauvé » avait-il l’habitude de dire. Et si c’était sa mère, en réalité, qui était à l’origine de ce don ? Si c’était elle qui avait les paroles de faire se lever tous les désespérés qu’on ne regarde même plus ? On parle toujours de son père, le charpentier. Mais il ne s’est pas montré très courageux, préférant fuir je ne sais où. Sa mère, elle, est restée digne jusqu’à tenir tête à la mort qui s’emparait de son fils. Jusqu’à montrer toute l’absurdité de la violence des hommes.

Les paroles de Myriam sont en train de grandir au plus profond de moi, dans mon ventre, porteuses de vie et d’avenir.

– Ma douce, ma Séduisante, j’ai trop peur de te perdre, de devoir choisir entre l’appel à servir le Maître et notre amour... Je ne supporterais pas de te perdre... De partir loin de toi...

– Qui te demande de choisir ? Je serai toujours avec toi, toujours ! Et rien, tu entends, rien ne pourra jamais nous séparer ! Je te suivrai. Je ne t’abandonnerai jamais ! À deux, nous serons plus forts... Plus forts que la mort. Plus forts que tous les dangers.

Mattaï m’enlace un peu plus fort encore. Je le fixe droit dans les yeux, sans un mot. Nos regards suffisent. Les mots seraient de trop. C’est la première fois que je me montre aussi déterminée et il paraît complètement désarçonné par ma réaction. Il ne me connaît pas sous ce jour-là. Moi-même, je suis surprise de l’autorité qui est la mienne juste à ce moment-là. Elle me fait penser à celle de ma mère qui me grondait parfois, lorsque le doute s’emparait de moi et que je me voyais alors servante chez un riche propriétaire. Elle me fixait du même regard, en me disant de ne jamais abandonner ce que je crois juste. Tout me ramène à ma mère et à Myriam. Soudain, leurs visages se superposent. Leurs voix n’en forment plus qu’une seule : « Courage, ma fille. » « Courage, ma sœur. » Je les entends. Je veux y croire et tant pis, si ce n’est pas vrai.

C’est la voix de Mattaï, d’abord lointaine, qui me fait reprendre pied dans le présent. Je tente de rassembler et comprendre ce qu’il me dit :

– ... ce que je devrai accomplir pourrait se révéler dangereux pour ma vie, pour notre vie à tous les deux. Je risquerais la prison, la lapidation peut-être... Et toi... Je n’ose pas y penser... Tu es une femme, et belle de surcroît. Tu devrais trouver un endroit où tu serais en sécurité. N’oublie pas que nous sommes épiés par Saul et ses sbires et qu’à tout moment, nous risquons notre vie...

– Et toi, me crois-tu si naïve ? Bien sûr que je suis consciente des dangers qui nous guettent. Malgré cela, ou plutôt à cause de cela, mon amour pour toi n’en est que plus fort. Je suis si fière de toi. N’oublie jamais cela, fils de Ruben ! Je suis fière de toi.

« On dirait ma mère... » répond-il en éclatant d’un rire contagieux qui ne tarde pas à me contaminer moi aussi et à se faire écho de colonne en colonne. Quelques oiseaux, seuls témoins de notre conversation, s’envolent aux sons de nos rires.

– C’est bon d’être avec toi... De compter l’un sur l’autre, de croire que rien n’est impossible à ceux qui croient.

Nous nous levons et marchons le long du grand bassin. Après en avoir parcouru toute la longueur, nous nous asseyons en nous appuyant contre une colonne. La tiédeur de la pierre me fait du bien à cette heure de la journée. Nous nous laissons bercer par le clapotis du bassin et les vagues qui viennent s’écraser doucement contre le bord. Nous agitions négligemment nos mains comme des enfants qui jouent au bord du fleuve.

Un long silence s’installe entre nous. Pas vide, pas gênant. Ce silence est rempli d’un amour et d’une complicité qui ne cessent de croître à mesure que nous envisageons notre avenir. Mon cœur paraît même de plus en plus étroit pour contenir toutes ces émotions. Je n’y tiens plus et fredonne ce chant de Myriam que les générations à venir répéterons certainement à leur tour : « Je veux dire la grandeur de L’Imprononçable, mon cœur est plein de joie, à cause de Lui. Il est Celui qui me sauve...Car il a fait pour moi des choses magnifiques, il est le Saint, plein de bonté, éternellement, pour ceux qui le craignent... »

Je sens alors le bras de mon aimé entourer mes reins et sa tête appuyer sur mon épaule. Il pose son autre main sur mon ventre, comme le présage de sa protection sur une vie que j’espère porter un jour. Je recouvre sa main de la mienne, pour lui dire qu’il a raison de croire. Je lève mes yeux vers le ciel : des nuages blancs s’amoncèlent et jettent un voile pudique sur notre amour. Un rai de lumière les traverse et dépose délicatement un éclat sur nos mains enlacées. Nous nous regardons alors et voulons y voir un bon augure. La lumière du Ciel se fait la messagère de la volonté de notre Maître de nous voir heureux, envers et contre tout. Enfin, je reçois la réponse que j’attendais, que j’espérais : nous n’avons plus à choisir entre l’appel et notre amour. L’un et l’autre concourront à notre mission. J’en suis convaincue. C’est ensemble que nous serons plus forts et c’est ensemble que nous partirons, si nous devons partir.

Mattaï, lui aussi, a compris et je retrouve alors l’homme plein de cette assurance que j’ai connu et qui m’a séduite dès le premier regard, alors que nous mangions autour d’un feu. Il s’est redressé. Son torse nu et musclé ressemble à celui des gladiateurs combattant dans l’arène. Son regard est volontaire, fixant l’horizon. Il paraît si fort désormais qu’il pourrait renverser des

montagnes. Je ris intérieurement à cette idée : « Ayez foi en L'Imprononçable, répétait notre Maître, en vérité, en vérité, je vous le dis, si quelqu'un dit à cette montagne 'Va et jette-toi dans la mer, elle le ferait'... » Et si les colonnes autour de nous cédaient sous la force de mon aimé ?

J'ai envie de lui et lui de moi. Nous nous levons et nous enfonçons dans la pénombre du Bassin de Siloa. Nos corps se désirent et nos lèvres se cherchent, s'amusent à s'éviter, à s'unir pour finalement ne plus se séparer. Nous nous caressons. L'huile parfumée ravive encore tous nos sens. Nos corps n'en forment plus qu'un. Nous nous aimons d'un amour plus fort que toutes les menaces et toutes les peurs réunies. Nous goûtons à un instant d'éternité. Je sens sa force de vie jaillir en moi. Je me donne à lui tout entière. Il est à moi et je suis à lui.

Nous nous moquons de savoir si des curieux nous ont suivis, si des espions pourraient nous arrêter. À ce moment-là, nous sommes seuls au monde. Plus rien d'autre ne compte que la vie et l'amour que nous éprouvons.

8.

KEPHÂ

Sous les oliviers

J'ai eu raison de miser sur les femmes et de faire confiance à Mattaï : ce soir, au Mont des Oliviers, nous sommes presque tous là.

Je n'ai pas choisi ce lieu au hasard. C'est là que notre Maître avait l'habitude de s'isoler pour prier *son Père*. C'est là aussi qu'il nous emmena après le repas de *Pessah*, la pâque, qui précéda la nuit de son arrestation. C'est là aussi que, lui priant, lui suppliant, nous nous sommes endormis, alors qu'il comptait sur notre soutien et nos prières. Assis au milieu de mes compagnons, tout me revient avec une précision inouïe.

La plupart d'entre nous sommes accroupis au pied des arbres, d'autres sont appuyés contre les troncs, d'autres encore restent debout et guettent les alentours. Nous avons renoncé à allumer des flambeaux. Bien trop voyants, ils auraient trahi notre présence sur la hauteur de la Grande Ville. Chacun a apporté une petite lampe à huile, discrète et facile à éteindre et à cacher.

Mes amis Yohan et Yakob sont à mes côtés. Nos compagnons nous regardent, attendant une explication à notre présence ici. Je m'amuse avec les tiges et les herbes folles entre mes jambes. Je prépare mentalement mon discours. Il est nécessaire de trouver des mots convaincants qui sauront parler au cœur de chacun. Des murmures emplissent le silence de la nuit. La lune est à demi visible et des nuages menacent de la cacher totalement, ce qui serait bienvenu.

Nous entendons du bruit. On craint une escorte de soldats prêts à nous arrêter. Certains ont déjà la main crispée sur le manche de leur poignard ou de leur épée pour parer à toute éventualité. Mais ce sont Dalila, Mattaï et Melik, accompagnés de quelques compagnons, qui arrivent à leur tour, écartant des branches. Mattaï me fait un signe de la tête pour me dire que tout va bien. Ils ont rassemblé les derniers venus et les ont conduits jusqu'à nous. Nous pouvons compter sur lui. Il me prouve chaque jour davantage sa fidélité et chasse les doutes qui ont assailli

Yohan voilà quelques jours. Je me tourne vers lui et croise son regard. Lui aussi a confiance.

Je me lève. Mes compagnons de toujours restent assis, mais lèvent leur visage vers moi. Tout se fige soudain et les derniers murmures s'évanouissent dans les feuillages, bercés par la brise.

– Frères, Sœurs, vous le savez : nous devons redoubler de précautions pour ne pas être repérés par Saul et ses espions. Tout me laissait croire que notre maison avait déjà été repérée. Peut-être était-elle surveillée et y retourner aurait signé notre arrestation et notre mort.

Quelques hochements de tête viennent confirmer mes soupçons. Je sens tout le groupe avec moi. Mais une voix vient interrompre mon enthousiasme trop confiant.

– Prenons les armes avant que Saul ne les prenne contre nous. Avant qu'il nous trouve et nous jette en prison ! L'Isarioth avait raison : il ne faut plus vivre prisonniers de nos peurs ni de nos ennemis, mais les affronter, lutter et les vaincre ! Nous sommes des hommes libres !

– Hurrah ! Hurrah ! répondent ceux qui m'écoutaient il y a un instant. Des bras se lèvent et quelques éclats scintillent à leur extrémité, sous la lune : des poignards.

J'ai parlé trop vite. Je reconnais cette voix, malgré la pénombre : il s'agit de l'homme qui a répondu le premier à l'appel pour succéder à L'Isarioth, dans la chambre haute : Barsabbas. Je savais que je devais me méfier de lui. Il a toujours partagé les idées de celui qui a livré notre Maître.

– Silence ! Silence ! Vous voulez être arrêtés dès ce soir ? Vos cris réveilleraient les morts. Au nom de notre Maître, par pitié, taisez-vous !

Barsabbas s'est levé. Il se dresse au milieu des hommes et des femmes de notre groupe, attirant toute l'attention sur lui. Tous sont suspendus à ma réaction. Nous nous regardons à la manière de deux lutteurs dans l'arène, se jugeant avant de se jeter l'un sur l'autre pour en découdre. C'est une brute dans un corps trapu et fort. Je ne me risquerais pas à le défier au combat, car il me tuerait de deux coups de poing. Je dois me montrer plus rusé que lui car, s'il est fort, il n'est pas très intelligent. C'est là sa faiblesse. C'est là mon avantage.

– Frères, Sœurs, je comprends votre soif de justice et moi-même, je prie de tout mon cœur et tous les jours pour que notre

royaume retrouve sa splendeur du temps de David notre roi. Je l'espère chaque jour. Mais, nous ne sommes qu'une poignée, un tout petit nombre, alors que Rome, c'est un empire qui dispose de soldats entraînés, d'une armée forte et invincible. Que pourrions-nous contre eux ?

– Et Goliath ? Tu oublies comment David lui a réglé son compte d'une pierre entre les deux yeux. On ne t'a donc rien appris ? me répond Barsabbas, en pointant un doigt entre ses deux sourcils broussailleux.

Il est plus coriace que je ne le pensais. Il a réponse à tout. Son visage est cramoisi de fureur. Malgré l'obscurité qui nous entoure je perçois son regard à la lueur des lampes. Je ne lâche rien, car je sens que la division est en train de couver parmi nos compagnons : il y a des secrets qui s'échangent d'une bouche à une oreille. Des gestes qui expriment une connivence soudaine. Yohan et Yakob se sont levés à leur tour et s'avancent à ma hauteur, pour me protéger d'un éventuel assaut.

– Tu as raison, Barsabbas mon frère, dis-je en tentant de l'amadouer. Tu as parfaitement raison ! Notre roi a vaincu le soldat Goliath qui terrorisait le monde entier. Mais, dois-je te rappeler les paroles du Maître, alors que nous cheminions avec lui ? « Aimez vos ennemis et priez pour ceux qui vous persécutent. »

Et avant qu'il me réponde quoi que ce soit, je poursuis en m'adressant cette fois-ci à mes compagnons :

– Frères, Sœurs, vous le savez : nous devons nous montrer plus malins que des serpents. Il ne faut pas laisser la moindre chance à Saul de nous reconnaître. Prendre les armes, c'est lui donner une raison de plus de nous dénoncer aux autorités. Nous serions arrêtés pour trouble à l'ordre public, tentative de rébellion et insurrection. Tous les moyens sont bons pour lui et cela nous conduirait en prison d'abord, puis à la mort sous des jets de pierres. Est-ce là ce que vous voulez ?

Les regards sont fixés sur Barsabbas dans l'attente de sa réponse. Il me regarde, il me toise. Ses lèvres dessinent un rictus :

– Amis, Kephâ est un faible ! Il cherche à nous embrouiller, en racontant des sornettes. Il a peur, cela se voit et s'entend. Il nous demande de nous soumettre, mais cela fait trop longtemps que nous nous soumettons. Il est temps de reprendre ce qui nous

appartient : notre liberté, celle des enfants de nos pères : Abraham, Isaac, Yakob. Et, je vous dis que...

Soudain, un autre se met à parler :

– Cela te va bien de parler de nos pères, alors que tu as déjà oublié que Abraham a obéi à l'appel de L'Imprononçable jusqu'à quitter son pays pour une terre inconnue. As-tu oublié, toi qui connais si bien notre histoire, qu'il était prêt à lui donner son propre fils en sacrifice ?

La voix vient de derrière un arbre. Je n'arrive pas à distinguer celui qui vient de parler, mais l'intonation ne laisse aucun doute : c'est Mattaï.

– Qui me parle ? Ose te montrer, avorton ! réplique Barsabbas en tournant son corps massif et plongeant son regard entre les silhouettes des oliviers, à la recherche de l'importun. Il serre les poings et les tient devant lui : il a tout du gladiateur, ne lui manquent que le bouclier, le glaive et le casque. En aurait-il seulement besoin ? Comme pour protéger Mattaï, la lune se cache derrière un nuage. Il fait nuit noire. La tension est à son comble. Seules nos respirations sont audibles.

Je devine à peine le jeune homme se faufilant entre les autres assis ou accroupis et se tenir face à Barsabbas. Il défie le colosse, les mains sur les hanches, les pieds solidement posés :

– C'est moi : Mattaï, fils de Ruben. Et je te dis que tu te trompes, que tu es un idiot et que Kephâ a raison. Nous devons rester discrets. Et toi le premier, Barsabbas. Ou alors, voudrais-tu finir tes jours dans un cachot, pieds et poings liés ? Et surtout, qu'on n'oublie pas de te bâillonner...

Personne n'ose rire de cette impertinence, redoutant une réaction violente de la part du géant.

Barsabbas est fou de rage, il fulmine comme un taureau, puis lance un coup de poing à l'aveuglette face à l'obscurité. Mattaï l'esquive de justesse, se baissant adroitement, avant de se ruer entre les jambes de son adversaire et de tenter de le jeter à terre. Mais la brute fait son poids et Mattaï n'a pas l'étoffe d'un gladiateur. La lutte s'engage : chacun agrippant la tunique de l'autre, l'un tente une prise et se voit repousser sans ménagement. Des gémissements et des soupirs scandent les mouvements et les efforts de chacun pour prendre le dessus. Soudain, Mattaï trébuche et se retrouve allongé sur le dos. L'imposante masse de Barsabbas s'abat sur lui. Ses deux mains

enserrent sa gorge et serrent. Rien ne peut arrêter la rage qui l'anime. Mattaï étouffe ; ses yeux sont sur le point de sortir de leurs orbites. Dalila laisse échapper un cri. Elle s'élance pour sauver son amoureux. Que pourrait-elle faire ? Alors que tout semble perdu pour le pauvre Mattaï, le corps de Barsabbas s'écroule de tout son poids, inerte. Les mains ont relâché leur étreinte. Deux compagnons s'approchent prudemment et soulèvent le corps pour dégager Mattaï qui reste encore allongé, tentant de retrouver ses esprits et son souffle. Il masse sa gorge douloureuse. Dalila le prend dans ses bras avec une infinie douceur et lui caresse le visage, comme une mère sait le faire pour consoler son enfant.

La lune, tout à coup, réapparaît, éclairant de sa pâle lumière la scène où gît Barsabbas, face contre terre. Une tache rouge foncé est visible sur du milieu de son dos à son côté droit. Dans un silence de tombeau, les regards restent médusés et les bouches grandes ouvertes par la surprise de l'issue du combat. Yakob remet son épée. C'est lui qui a transpercé le dos du colosse. Il regarde chacun avec cette intensité qu'il traverse jusqu'à la moelle :

– Voilà ce qui arrive à ceux qui veulent prendre les armes : ils périront par les armes. Ne pensez-vous pas, Frères, Sœurs, que L'Imprononçable qui a ouvert un chemin de libération à nos pères dans le désert et qui a donné la victoire à son peuple devant des armées indestructibles, ne puisse pas le faire avec nous aujourd'hui ? Regardez ! conclut-il en pointant du doigt le cadavre allongé, regardez ce qui attend ceux qui lui désobéissent.

Yakob est un taiseux. Il parle peu, mais jamais pour ne rien dire. Il perçoit tout ce qui se trame dans les pensées de chacun. Il a vu le danger et les conséquences pour nous tous des éclats de Barsabbas. Certes, quelques-uns pourraient lui reprocher d'avoir tué un homme, mais le Sanhédrin n'a-t-il pas fait de même avec notre Maître, Yeshoua de Nazarêa ? Laisser Barsabbas convaincre notre groupe, c'était signer notre condamnation à mort. Mon ami l'a bien compris.

Plus personne ne parle maintenant. La lune jette une clarté inégalée sur les arbres, comme pour mettre en lumière la tragique conclusion de cette tentative de rébellion. On se croirait en plein jour. Le vent s'est tu. Je vois à présent tous mes compagnons, cherchant encore à comprendre ce qu'ils ont vu.

Mattaï est là, pétrifié. Il ne peut détacher son regard de la masse qui est étendue à ses pieds. Lui non plus ne comprend pas ce qui vient de se passer. Dalila lui murmure des mots mystérieux. Ses yeux se mouillent de larmes et tracent des sillons sur ses joues. J'admire cette femme. Comme Myriam, elle m'impressionne. Je pense à cet instant à ma mère. Elle n'est plus là, mais elle m'a tant donné. Ce sont elles, ces femmes, ces mères, ces épouses, les vraies héroïnes de notre groupe. Je ressens maintenant un immense vide en moi. Les paroles que j'avais si soigneusement préparées se sont envolées. Et pourtant, je dois reprendre sans tarder mon rôle de guide, lancer un appel au calme et à la discrétion. Il en va de notre groupe, de notre présent et de notre avenir. Tout peut aller très vite.

Je regarde encore une fois Mattaï. Il n'a pas bougé. Je cherche le regard de Dalila qui me répond d'un discret sourire rassurant : « Ne t'inquiète pas. Je suis là pour lui et pour toi. »

Devant le spectacle qui s'offre à moi, digne d'un champ de bataille, je lève mes yeux vers l'immensité de la voûte étoilée, comme pour y chercher un signe, un présage, une réponse. À quoi ? J'avoue que je suis perdu. Que dois-je faire maintenant ?

Le groupe. C'est à lui qu'il faut penser. C'est lui qu'il faut protéger et à tout prix. C'est ma priorité, c'est celle de Yohan, de Yakob, de Mattaï, de nous tous désormais.

Alors, sans réfléchir et en laissant parler mon cœur, j'adresse une prière silencieuse à celui qui nous a montré le chemin et continue de nous guider : *Amen*.

9.

MATTAÏ

Songes

Je suis à terre. Des soldats m'encerclent. Leurs casques brillent sous les rayons de la lune. Je distingue leurs sourcils froncés et leurs regards pénétrants, accusateurs. Ils pointent leurs lances sur moi, prêts à me transpercer si je fais le moindre geste. L'un d'eux s'adresse à moi d'un ton autoritaire :

– Est-ce toi qui as tué Barsabbas ? Réponds !

Je tourne la tête de côté et découvre, stupéfait, un corps massif allongé sur l'herbe. Ma main est couverte de sang. Le mien ? Le sien ? Je n'en sais rien... Je sens ma gorge se serrer. Le soldat qui vient de parler - ce doit être le chef de la troupe - se penche vers moi. Je sens son haleine avinée.

– Vas-tu répondre. Est-ce toi qui as tué cet homme ?

Je ne me souviens de rien. J'ai beau chercher, me concentrer, rien. Je balbutie quelques mots inaudibles.

– Et connais-tu celui qu'on appelle « le Maître » ? Parle, je te l'ordonne !

Je reçois ses postillons en pleine figure. La voix devient terrifiante. Elle emplit la nuit et fait fuir les oiseaux endormis dans les feuillages. Les soldats font un pas en avant. Une des lances touche mon front. Quelques gouttes de sueur mêlées à du sang perlent et glissent sur ma joue glacée et brûlante tout à la fois. Mes cordes vocales sont paralysées. Je ne parviens à produire aucun son, malgré tous mes efforts.

– Ton silence est un aveu. Je n'ai pas besoin d'en entendre davantage. J'en sais déjà assez à ton sujet. Gardes, emmenez-le !

On me soulève par les aisselles et on me traîne je ne sais où. Je suis sans force : mon corps et mes jambes refusent de me porter, de m'obéir. Je suis à la merci de ces hommes venus de nulle part et qui me conduisent certainement derrière des barreaux ou sous les jets de pierres. Je me mets à prier de tout mon cœur, puis je supplie. Ma voix, d'abord tout intérieure, prend soudain une ampleur inattendue :

– Non ! Non ! Lâchez-moi ! Je n’ai rien fait ! Vous n’avez pas le droit ! Maître, viens à mon aide, à mon secours !

Je me débats, je frappe au hasard. Je sens soudain l’étreinte se relâcher. Ce ne sont plus des mains d’hommes qui me serrent, mais des mains douces. Ce sont des mains de femmes aux doigts délicats qui caressent alors mon front et me calment. Des mains que je reconnaîtrais entre mille : celles de Dalila, évidemment. Elle est allongée, nue, à côté de moi dans notre lit, dans notre maison. Là où il ne peut rien nous arriver.

– Calme-toi, mon aimé. Tu as fait un cauchemar. Tu n’as rien à craindre. Nos guides, Kephâ le premier, ont tout arrangé. On ne parlera plus de Barsabbas. On a même déjà oublié son nom. D’ailleurs, tu n’as rien fait. Il est tombé, frappé par la volonté de L’Imprononçable... Attends.

Elle se lève. Je suis attiré par son corps que la lune vient effleurer d’une douce et tendre lumière. Mon désir augmente. Elle revient vers moi, tenant une petite coupe en terre cuite.

– Tiens, bois, cela te fera du bien.

Elle me tend la coupe remplie d’un liquide à la couleur jaunâtre. Confiant, j’obéis et bois tout son contenu aux arômes doux-amers. Cela me fait du bien. Mon aimée s’allonge tout contre moi. Je peux sentir sa respiration, les battements de son cœur. J’aime ce contact, son doux parfum aux senteurs d’Orient. J’ai envie d’elle. Mais, le doux breuvage commence à faire de l’effet. Mes paupières ne tardent pas à s’alourdir. Mon corps devient pesant. Mes muscles se relâchent. Le sommeil me gagne.

Mes rêves sont désormais peuplés d’images agréables : de vastes pâturages, des troupeaux de moutons, entrant et sortant d’un enclos, formé de briques. Près de l’entrée, il y a un berger. Il me fait signe d’approcher. Je lui obéis. À mesure que je m’approche, je reconnais notre Maître. Il pose sur moi son regard droit et tendre tout à la fois. Un regard qui traduit une autorité naturelle, mais aussi un amour sincère pour chacun. Il se dégage de lui une telle paix que je ne ressens aucune crainte, bien au contraire. Pourquoi aurais-je peur ? Qu’ai-je à craindre dans ce monde idyllique ?

– Mattaï, mon enfant, ne crains rien. Je suis le bon berger. Tu connais ma voix, comme chacune de mes brebis. Et tu me suivras, comme elles aussi me suivent docilement.

Il marque une pause :

– Je te le demande, comme je l’ai déjà fait à Kephâ avant toi : m’aimes-tu ?

C’est la première fois que le Maître s’adresse à moi personnellement. Devant lui, je me sens tout petit, si faible que je balbutie :

– Oh oui, Rabbi, mon Maître, tu le sais. Je t’aime. Je suis prêt à tout pour...

Je mens, je dois bien me l’avouer. J’aime mon Maître, c’est certain, mais j’aime encore plus Dalila, ma *Séduisante*, et c’est pour elle que je suis prêt à tout.

– C’est bien. Ne te soucie pas de ce qui pourra t’arriver. Je suis là. Si on te demande de rendre des comptes, fais-moi confiance, j’enverrai le Souffle des commencements. Il t’inspirera. À toi aussi, je le dis, comme à Kephâ : confiance. Et veille sur mon troupeau. Il est à toi, désormais.

Je me retourne pour contempler les moutons qui sont là. Ils sont si nombreux que je ne parviens pas à les compter tous.

– Rabbi, est-ce sur toutes ces bêtes que je dois veiller ?

Pas de réponse. Je suis seul désormais au milieu de ce champ qui m’est étranger. Là où Le Maître était assis, il ne reste qu’une grosse pierre. Il a disparu, comme au Mont des Oliviers. Il n’est plus là et pourtant, j’ai l’impression qu’il est tout près, mais mes yeux ne le voient pas. Les bêtes paissent tranquillement, sans prêter attention à ma présence. Ont-elles seulement remarqué ma présence ? Je me laisse alors envahir par le calme du paysage qui s’offre à ma vue. Sur le muret de l’enclos, je vois encore une coupe pleine de vin. Elle est remplie à ras bord. Et même elle déborde. Comment est-ce possible ? Personne ne la remplit et pourtant elle ne cesse de déverser son contenu d’un vin rubicond.

Je découvre encore une table préparée comme pour un repas de fête. Rien n’y manque : des plats de viandes rôties, des fruits joliment empilés sur des plateaux d’argent, des cruches de vin et au milieu, un énorme pain sans levain, marqué d’une croix en son milieu. Qu’est-ce que tout cela signifie ? Où suis-je ? J’entends alors une voix venant du ciel qui m’est familière :

– Mattaï, Mattaï, ne crains pas, crois seulement que tout est possible à L’Imprononçable.

– Oui, je crois... Oui, je crois...

– Alors, mange et bois.

Ce sont les premiers rayons du soleil qui me réveillent, venant réchauffer mon visage. Ils tentent de traverser mes paupières pour m'empêcher d'ouvrir complètement les yeux. J'étends le bras sur le lit et ne rencontre qu'un grand vide. J'ouvre alors les yeux : je suis seul dans notre chambre. C'est la première fois, depuis que Dalila et moi partageons la même couche, qu'elle n'est pas là à mon réveil pour m'embrasser. Je me redresse en m'appuyant sur les coudes et parcours du regard toute la chambre : personne. La moitié du lit où dort mon aimée est froide. J'en déduis que cela fait déjà un long moment qu'elle s'est levée. Mais où est-elle ?

Des pensées funestes traversent mon esprit encore un peu endormi : et si elle avait été enlevée ? Si les hommes de Saul la retenaient prisonnière pour que je trahisse notre groupe ? Est-ce possible que je n'aie rien entendu ? Soudain, il me vient un mauvais pressentiment : la boisson de cette nuit... Et si elle avait contenu un puissant somnifère qui m'aurait fait dormir plus que de raison ?

Dalila serait-elle de mèche avec celui qui cherche à nous anéantir ? Je chasse immédiatement cette idée qui est une offense à notre amour. Retrouvant toute ma lucidité, je me lève et revêts ma tunique. Je sors de la maison : personne dans le jardin, non plus. L'inquiétude se mue en une vraie angoisse qui m'étreint et me tord les entrailles. Ma gorge se noue, mon cœur se serre. J'ai peur qu'il soit arrivé quelque chose à la femme que j'aime. Je retourne dans notre chambre. Rien n'a été déplacé. Tous les objets, les vases contenant les onguents, le miroir, le peigne, la bassine, tout est à sa place. Aucun signe de lutte.

Une idée se dessine en moi et devient très vite une obsession : il est arrivé quelque chose de grave. Que faire ? Qui alerter ? Melik ? Kephâ ? J'en suis là, lorsque des pas se font entendre dans la rue. D'instinct, je me cache, de peur d'être vu et arrêté à mon tour. Si des soldats venaient à m'emmener, je me débattrais, jetant les amphores alignées, me défendant à coups de poings. Je ne leur faciliterais pas la tâche. Je suis animé du même courage que devant Barsabbas.

La porte s'ouvre tout doucement et sans bruit : l'intrus tient à rester discret, mais je suis sur mes gardes et prêt à lui sauter dessus le premier. Une silhouette apparaît, tenant un objet que

je ne parviens pas à identifier. Je suis sur le point de me jeter tel un tigre quand je reconnais cette silhouette : Dalila.

Elle me sourit. Tout mon être soupire de soulagement. Elle pose sur la table ce qu'elle tient : une cruche d'eau fraîche. Nous nous jetons dans les bras l'un de l'autre et nous embrassons.

– J'ai eu si peur qu'il te soit arrivé malheur. Je te voyais déjà prisonnière de Saul ; et moi, impuissant et incapable de te délivrer sans mettre en péril tout notre groupe...

Mon aimée se met à rire, en levant la tête et les bras au ciel. Son mouvement fait tinter ses boucles d'oreille en or ciselé.

– Comme tu es bête ! Et quelle imagination ! Crois-tu vraiment qu'on aurait pu m'emmener, sans que je résiste, sans que je ne crie ni ne me débatte. Sans que je te réveille, toi mon gardien.

Elle a raison. Une fois de plus. Elle fait preuve de bon sens et je comprends combien j'ai été idiot. La peur rend idiot, j'en fais la douloureuse expérience. Que c'est bon de la sentir là tout contre moi, de laisser mes sens se délecter de ce parfum dont elle a le secret. Que c'est bon de glisser mes doigts dans ses longs cheveux noirs, de descendre le long de son dos, de suivre l'arrondi de ses hanches, de me risquer à explorer son intimité. L'abandon ne dure que quelques instants. Avec sa douceur coutumière, elle prend mes mains dans les siennes.

Ayant retrouvé son sérieux, elle me regarde avec gravité. Je redoute ce qu'elle est sur le point de m'annoncer :

– Mon Aimé, je dois te dire quelque chose d'important.

– Parle, je t'en prie. Je suis impatient de t'entendre.

– Nous allons partir. Il nous faut quitter la Grande Ville.

– Mais... Pourquoi ? Que se passe-t-il ?

– Kephâ me l'a dit, hier soir, après le... la mort de Barsabbas.

J'ai beau me concentrer, tenter de rassembler mes souvenirs des événements de la veille, mon esprit reste désespérément vide. Que manigancent notre guide et mon aimée ?

– Partir ? Mais où cela ? Ma vie, notre vie à tous les deux, est ici, dans la Grande Ville. J'y ai mes amis, mon métier et j'aimerais que notre fils naisse là où je suis né, qu'il grandisse au milieu des ruelles où j'ai moi-même passé toute mon enfance. Qu'il fréquente les maîtres de la Loi, ceux qui ont été les miens et qu'il devienne un homme...

En disant cela, je prends soudain conscience que nous n'avons jamais parlé de fonder une famille. Je ne peux me résigner à tout quitter, à renoncer à mon rêve. Alors je continue :

– Partir, mais pour aller où ?

– Calme-toi, mon aimé. Calme-toi. Laisse-moi t'expliquer ce qui s'est passé hier soir.

Dalila me saisit le bras et me fait asseoir à ses côtés sur notre lit, dos à la fenêtre. Elle tourne son doux visage vers le mien. Elle me regarde de ses yeux dont la beauté restera à jamais inégalée. Sa main caresse ma joue d'un geste tendre. Je fais de gros efforts pour l'écouter, tant ma mémoire et mon attention sont défaillantes. Et à cet instant précis, je ressens une étrange sensation, mêlée de jalousie, de colère et de tristesse.

– Quand Barsabbas est tombé, tu es resté comme une statue, sans aucune réaction. On te parlait, mais tu ne réagissais pas. Alors, Yohan et Kephâ t'ont entraîné un peu à l'écart et t'ont appuyé contre un arbre. Tes lèvres tremblaient, mais aucun son ne sortait de ta bouche. Tous deux nous ont demandé de prier pour que la force ne t'abandonne pas. Puis, Kephâ s'est approché de moi et, pour ne pas effrayer les autres, il m'a chuchoté que la situation devenait de plus en plus dangereuse pour nous : les espions de Saul étaient sur nos traces. Il se demandait même si parmi ceux qui nous accompagnaient, il n'y en avait pas qui les avaient déjà renseignés pour quelques pièces d'argent. C'est ainsi que les autres groupes ont été découverts puis arrêtés. Est-ce que des complices, des informateurs, ne s'étaient pas déjà infiltrés parmi nous ?

En écoutant ce récit, je ne peux pas admettre cette complicité entre mon aimée et notre guide. Oui, je suis jaloux, mais c'est parce que j'aime Dalila. Ses explications glissent et se perdent au-delà de mes oreilles. Je ne comprends rien du tout. Kephâ est celui qui a été choisi pour continuer la mission confiée par le Maître. Il n'a jamais cherché à jouer à quoi que ce soit avec les autres femmes de notre groupe. Il prend son rôle très au sérieux, un peu trop à mon goût. Je m'en veux, parce que je n'ai pas vu ce qui se tramait. Pas vu les dangers qui nous menacent.

Dalila ne fait pas attention à mon trouble. Elle continue son récit et j'essaie, tant bien que mal, de mettre de l'ordre dans mon esprit.

– ... Et la mort de Barsabbas ne fera qu’attirer les soupçons. C’est devenu trop dangereux. L’étau se resserre autour de nous et plus particulièrement de nos guides et... Autour de toi aussi, parce que Kephâ fonde de grands espoirs sur toi. Il a donc exigé que nous partions pour l’Égypte. Là-bas, il y a des villes où nous pourrions prendre un nouveau départ, fonder notre famille et poursuivre l’œuvre du Maître, librement, sans vivre continuellement dans la crainte d’être découverts et jetés en prison. Où nous pourrions parler des merveilles de L’Imprononçable, où nous serons entendus. Où nous pourrions affirmer avoir vu notre Maître vivant alors que nous l’avions conduit au tombeau.

Je n’arrive pas à imaginer que nous puissions quitter la Grande Ville qui m’a vu naître, où mes parents se sont établis et où j’ai toute mon histoire. Là où se trouve le tombeau de ma mère.

– Mais... Notre vie, nos familles... Notre avenir est ici. Qu’importent les dangers, nous les affronterons, comme nous l’avons fait jusqu’à maintenant.

– Tu es courageux, mon Aimé. C’est pour cela que je t’aime. Mais tu es naïf aussi. Oui, L’Imprononçable nous a protégés et nous a bénis. Loué soit-il. Mais, les hommes ne sont pas tous bons. Tu le sais. Et certains, à l’image de Saul, veulent nous voir enfermés ou lapidés. Il est persuadé que ce qu’il fait est juste et correspond à ce que nos chefs religieux attendent. D’ailleurs, ils ont déjà arrêté Étienne. Il va comparaître devant le grand prêtre et tout le Sanhedrin.

– Quoi, Étienne ? C’est incroyable ! C’est impossible !

Cette nouvelle finit d’achever le maigre espoir de pouvoir encore échapper à la persécution. J’ai peine à croire ce que m’annonce Dalila : Étienne, notre frère, arrêté... Que va-t-il lui arriver ? Lui ne nous trahira pas, je le sais, mais je soupçonne aussi Saul d’en savoir déjà beaucoup plus que ce qui se dit dans les étals, beaucoup trop. C’est peut-être déjà trop tard.

Mon aimée ne sait rien de plus. Elle est comme Kephâ et nous tous, elle ignore ce que les autorités religieuses réserveront à Étienne et préfère ramener la discussion à nous. Elle me parle, pesant chaque mot, comme pour graver ses paroles dans ma mémoire :

– N’oublie jamais que les desseins de L’Imprononçable sont impénétrables et qu’il sait notre passé, notre présent et notre

devenir. Il ne nous fait jamais porter des jougs trop lourds pour nous, même si cela nous paraît au-dessus de nos forces. Tu es orfèvre, Mattaï. Tu es poète et tu joues magnifiquement de la cithare. Tu trouveras sans problème un endroit où tu pourras être embauché. Et moi, s'il le fallait, je pourrais m'occuper des enfants d'une famille riche ou trouver à être engagée dans le personnel d'une maison.

Soudain me reviennent des bribes de l'histoire de nos pères, en Égypte :

– Dalila, oublies-tu que l'Égypte, c'est le pays de la servitude ? Que c'est là que nos pères ont été esclaves ? C'est de là que Moshé les a fait sortir pour les conduire vers le Pays promis. As-tu oublié ?

– Et toi, as-tu oublié que les temps ont changé ? As-tu oublié Yosef, le premier fils de notre ancêtre Yakob, qui a connu la gloire dans ce pays, où il est devenu conseiller de Pharaon ? Il y a accueilli ses frères qui l'avaient vendu comme un vulgaire mouton à des marchands. Il les a sauvés ainsi d'une famine certaine. Il a encore fait la joie de son père, avant de mourir. Pourquoi ? Parce que L'Imprononçable a veillé sur lui et l'a béni, comme il nous bénit nous aussi aujourd'hui. Loué soit-il !

Non, je n'ai pas oublié ces histoires que nous racontait mon père. Il nous disait de ne jamais les oublier et de les raconter à notre tour à nos fils et à nos filles. Il aimait répéter que c'est important de savoir d'où l'on vient pour savoir qui on est. Nos ancêtres, nos pères, nos aïeux ont fait confiance à Celui qui les a libérés de toute servitude. Alors, nous n'avons plus à avoir peur, « parce que la peur, c'est le vêtement de lambeaux de ceux qui sont sans confiance », répétait mon père.

Étrangement, mon rêve revient me hanter : je revois le berger. J'entends à nouveau ses paroles : « N'aie pas peur de l'avenir... » Je crois au souffle qui a empli la maison et à cette force qui, par deux fois, m'a été donnée, sans que je la demande. Je crois que le Maître veille sur nous pour notre bien. Je prie L'Imprononçable de nous aider et de me montrer le chemin. Je crois à l'amour de Dalila. Je crois à l'amitié de Kephâ, Yohan et Yakob. Je crois à un avenir pour nous, même si c'est dans le pays de l'esclavage.

Maintenant, mon aimée me regarde. Elle voit bien mon trouble, ne sachant vers quel horizon me tourner. Comme pour finir de me convaincre, elle ajoute :

– C’est aussi en Égypte que Yosef et Myriam ont fui avec leur fils, alors âgé de quelques jours, pour échapper à la barbarie de l’Empereur et c’est de là qu’ils sont revenus, sains et saufs. Cet enfant, tu le sais, est devenu notre Maître.

Dalila vient me serrer dans ses bras, appuyant sa tête au creux de mon épaule, elle se met à chanter des vers tirés du livre du Poète :

« Mon bien-aimé descendra à son jardin, à ses plates-bandes odorantes, pour y trouver sa pâture et y cueillir les anémones. Je suis à mon bien-aimé, et mon bien-aimé est à moi... »

Je ferme les yeux et me laisse bercer par sa voix douce. Je me vois descendre dans notre jardin quelque part en Égypte et y cueillir des anémones pour les offrir à ma *Séduisante*. Je nous vois entourés d’enfants riant et tressant des tiges pour en faire des couronnes. Je me laisse envahir par cette vision, tout en m’abandonnant aux caresses et aux baisers de mon Aimée. Nos corps basculent sur le lit.

« N’aie pas peur ! Mattaï, fils de Ruben. N’aie pas peur ! »

10.

KEPHÂ

Au Saint Temple

Yohan m'accompagne pour monter au Saint Temple cet après-midi. Nous nous y rendons pour la prière rituelle. Nous restons tous deux silencieux et sur nos gardes. On ne sait jamais si, parmi les pèlerins, il n'y a pas des observateurs, ou Saul lui-même, prêts à mettre la main sur nous.

Arrivés devant la Belle porte, nous voyons un homme. Un mendiant, comme il y en a beaucoup. Il est assis sur une natte sans âge, le corps recroquevillé. Il nous fixe de son regard vide, nous tend la main et ouvre une bouche édentée :

– Manger... Juste de quoi manger ! Mes seigneurs.

– Toi, regarde-nous, dis-je en guise de réponse, et écoute ce que je vais te dire : nous n'avons ni or ni argent à te donner, mais ce que nous possédons, nous te le donnons sans compter. Écoute : au nom de Yeshoua de Nazarâa, je te l'ordonne, lève-toi et marche !

Yohan me jette un regard stupéfait. Il ne s'attendait pas à ce que je m'adresse à ce mendiant avec ces mots-là. Le pauvre homme ne semble rien comprendre non plus. Il avance sa main avec insistance :

– Manger...

– Lève-toi et marche !

Yohan a compris. Lui et moi soulevons le mendiant par les épaules et le soutenons. Il déplie ses jambes frêles et tremblantes. Nous relâchons notre appui, mais il s'affaisse, tout près de s'effondrer :

– Allons, confiance ! Marche !

Et soudain, l'homme se dégage de notre étreinte, s'élance en avant et fait un grand pas, se rattrape, agite les bras pour retrouver son équilibre. Il fixe tout étonné ses pieds, ses chevilles et ses jambes qui le portent désormais. Il pivote sur lui-même et nous adresse son plus large sourire :

– Seigneurs, vous m'avez guéri !

– Non pas nous. Mais le Maître, Yeshoua de Nazarâa. N’oublie pas. Ce n’est pas nous, c’est lui ! Tu as compris ?

L’homme se met à danser sur le parvis, attirant l’attention, et surtout celle des chefs religieux. Avec Yohan, nous essayons de faire preuve de discrétion et nous dirigeons dans la Galerie de Salomon, espérant vainement que l’homme, tout à sa joie, reste sur le parvis et nous oublie. Peine perdue, il nous suit et ne cesse de chanter, ou plutôt de brailler des louanges. Sa voix éraillée emplît tout l’espace, résonne et ricoche contre les colonnes monumentales. Derrière nous, les gens se mettent à murmurer, se demandant ce que cela peut bien signifier. Ils s’interpellent et le comportement de l’homme guéri ne fait qu’attiser la curiosité naissante des pèlerins présents.

– Kephâ, me supplie mon frère Yohan, fais quelque chose, sinon, ce sera l’émeute.

Je me retourne et lève les bras pour imposer le silence à cette foule en devenir qui nous suit malgré nous. L’homme nous tourne autour comme une mouche. Il joint ses mains et les lève au-dessus de sa tête. Il rit, il danse. Je le croyais guéri.

– Silence ! Tais-toi !

Le ton autoritaire de ma propre voix me surprend. Ses accents se répercutent en un écho impressionnant qui s’entend jusqu’à l’extrémité de la galerie, mais elle fait son effet et l’homme se tait enfin, baissant la tête d’un air penaud.

Tous les regards sont fixés sur nous et, tout derrière, je reconnais quelques maîtres de la Loi, se haussant sur la pointe des pieds pour mieux nous voir. Ils attendent mes explications.

– Frères, Sœurs, pourquoi ces murmures ? Pourquoi cet étonnement ? Croyez-vous que ce soit par notre propre volonté, par nos propres forces, que cette guérison s’est opérée ? Non, et vous le savez bien ! C’est la volonté de L’Impronçable.

– L’Impronçable, L’Impronçable... répète l’homme guéri d’une voix suraiguë. Loué soit L’Impronçable !

– Oui, Frères, Sœurs, le Dieu de nos pères nous a montré sa gloire en son propre fils, Yeshoua de Nazarâa, celui-là même que vous avez conduit à l’infâme supplice. Les forces de l’Adversaire vous ont trompés. Elles vous ont entraînés dans l’erreur et l’ignorance. C’est pourquoi vous avez livré un juste, en relâchant un coupable. Mais, aujourd’hui, devant tout le peuple et devant

vous, L'Imprononçable vous montre votre erreur et vous appelle à la repentance.

– L'Imprononçable... Gloire à L'Imprononçable... Gloire à Lui... Erreurs ! Vos erreurs... Repentance...

– ... Car celui que vous avez fait mourir, L'Imprononçable l'a réveillé de la mort et l'a fait monter au ciel. Nous en sommes les témoins et nous disons la vérité. Et c'est parce que nous croyons à ces paroles, à ce que nos yeux ont vu et à ce que nos mains ont touché que la force de guérir cet homme nous a été donnée...

Il est là, debout, tordant ses doigts et sautillant d'un pied sur l'autre, ne sachant pas s'il doit avancer ou reculer. Il chantonne je ne sais quoi et parfois, il se met à crier. Dans les rangs de la foule, on se dit sûrement qu'en rendant ses jambes à cet homme, on lui a fait perdre la raison. Je ne suis pas loin de le croire, moi aussi. Si on avait encore quelques doutes, ceux-ci sont balayés par son attitude : il marche, mais il est possédé par un autre démon.

Je remarque aussi que les chefs religieux se sont approchés, fendant les rangs. Yohan me donne un coup de coude et, d'un signe du menton, attire mon attention sur eux. Il règne un silence de tombeau, impressionnant et pesant, interrompu seulement par les saccades cacophoniques du mendiant. Je sens le moment venu d'abattre une dernière carte pour convaincre :

– Mais ce n'est pas fini...

– Pas fini... Pas fini... Gloire...

– Non, ce n'est pas fini, Frères, Sœurs, car notre Maître, Yeshoua de Nazarêa qui siège maintenant sur son trône dans le ciel reviendra, comme il nous l'a promis...

– Promis... Promis...

Étrangement, les échos du mendiant servent ma cause et viennent appuyer mes propos. Yohan, de son côté, balaie du regard tout l'auditoire, veillant à ce que nous ne soyons pas encerclés et que nous puissions nous échapper, si les choses tournaient mal. Discrètement, sa main a déjà serré la poignée de son épée.

– Il est temps de changer votre comportement, de laisser mourir tout ce qui est erreur en vous, tout ce qui vous sépare de la volonté de L'Imprononçable. Demandez, suppliez sa miséricorde, repentez-vous, car son Règne est proche !

– Proche... Proche... Repentez-vous ! Aha !

– Souvenez-vous des paroles de nos pères, de Moshé, des prophètes qui ont annoncé un libérateur et le retour de notre peuple parmi les royaumes du monde. Avez-vous oublié ? Si vous vous souvenez de cette parole et si vous l'écoutez, alors vous aurez part, vous aussi, à l'alliance de L'Imprononçable avec nos ancêtres, sinon...

– Sinon... Sinon... Aha... Sinon...

– ... Sinon, vous en serez exclus, L'Imprononçable vous rejettera et vous serez mis... à mort !

– À mort ! ponctue le mendiant d'une voix devenue soudainement grave en détachant chaque syllabe et s'écroulant devant nous, dans un geste théâtral tragico-comique.

Un élan de stupeur fait reculer l'assemblée de deux pas. « Il est mort ! » affirment certains. D'autres n'osent croire à l'impensable. Seuls les religieux restent impassibles. L'un d'eux s'avance, ce doit être l'un des chefs. Il me tance, m'examine de la tête aux pieds, puis remonte des pieds à la tête. Il jette un coup d'œil au mendiant qui n'a pas bougé. Même sa respiration semble s'être arrêtée. Il se tient droit devant moi. Je ne bronche pas. Yohan tente de garder son calme, mais je perçois l'angoisse qu'il peine à contenir et sa colère retenue. Il est comme un fauve prêt à bondir. Sa main se referme sur la poignée de son épée, ses jointures deviennent toutes blanches.

– Assez ! Assez ! Qui es-tu ? Qui te permet de parler ainsi ? Crois-tu être plus savant que les Maîtres de la Loi. Comment oses-tu préférer un tel enseignement, si c'en est un... C'est un tissu d'inepties ! De quelle autorité te réclames-tu pour asséner des vérités qui ne sont que mensonges : « réveillé de la mort. » A-t-on vu, entendu, pareille sottise ? Blasphème que tout cela ! S'il y a encore un démon ici, il s'est emparé de toi et de ton esprit.

S'adressant à la foule, le religieux continue :

– Et vous, hommes et femmes, ne vous laissez pas égarer par ces hommes. Ils ne cherchent qu'à discréditer l'autorité des scribes et des docteurs de la Loi. Ils sont dangereux ! Ne les écoutez pas. Écoutez et retenez ce que dit la Loi.

Se retournant vers moi, il pointe un doigt accusateur sous mon nez :

– Nous te connaissons toi et ton ami. Nous savons que vous voulez nous accuser d'être plus préoccupés par le respect de la Loi que par les pauvres. Mais, c'est faux ! Tu oses affirmer que

nous avons conduit votre Maître au supplice, mais c'est lui qui s'est condamné. Il s'est frotté à nous et il y a laissé sa vie, au nom de la justice, celle de la Loi. Et vous aujourd'hui, vous continuez. Eh bien, vous allez le payer très cher... Gardes ! Emmenez-les !

Avant que Yohan ait eu le temps de réagir, un homme le ceinture et un autre lui arrache son épée. Deux autres me saisissent les poignets et me les attachent derrière le dos avec des sangles de cuir. Nous n'opposons pas de résistance ; nous sommes dans le Saint Temple, la maison de L'Imprononçable. Et le Maître a enseigné de nous soumettre à ceux qui veulent nous juger. Cependant, je n'ai pas peur. J'ai confiance. Je sais que notre Maître est avec nous, à nos côtés d'une manière mystérieuse, mais forte. Je le sens. La foule s'écarte et forme ce qui ressemble à une haie d'honneur pour nous laisser passer entourés de l'escorte des chefs religieux. Personne ne nous regarde dans les yeux. Derrière notre passage, hommes et femmes ferment la marche et nous suivent en sortant de la Galerie de Salomon.

Ne reste que le mendiant qui s'est relevé et qui se met à danser et à brailler des paroles qui se perdent dans l'enfilade des colonnes. Elles accompagnent notre cortège vers la prison et notre dernière heure :

– Libre... Aha... Libre... Je suis libre ! Loué soit L'Imprononçable.

J'ai envie de lui crier une dernière fois :

– Chante, vas-y, chante ! Et montre-leur la puissance de celui qui t'a guéri : Yeshoua de Nazarâa. Chante, mon frère. Chante ta liberté et crie-la sur tous les toits.

11.

MATTAÏ

Arrestations

La nouvelle s'est répandue comme le venin d'un serpent maléfique à travers toute la Ville : les « meneurs » Kephâ et Yohan, nos guides, ceux sur qui nous comptons, ont été arrêtés et jetés en prison. Ils seront présentés demain au Sanhédrin pour y être jugés. Ils devront révéler les noms de leurs compagnons, sous peine de lapidation, et tout le groupe sera alors recherché, arrêté et jugé. Saul se montrera intraitable ! Il fera un exemple. Il aura gagné. Et nous aurons perdu.

Avec Dalila, nous nous regardons. L'inquiétude se lit certainement sur nos visages. Elle ronge nos cœurs. Si les gardes et les chefs religieux les ont arrêtés, alors nous devons encore redoubler de prudence. Nous nous sommes réfugiés dans notre chambre, à l'abri des regards. Ce lieu est à nous, rien qu'à nous. Personne ne le connaît. Les bruits de la rue nous parviennent et nous sursautons à chaque éclat de voix, à chaque claquement de sandale. Souvent, ce ne sont que des badauds ou des enfants qui jouent en jetant des cailloux contre les portes. Nous nous accroupissons contre le mur, sous la fenêtre, pour échapper à tout regard inquisiteur et nous parlons à voix basse.

– Mon aimé, nous n'avons plus le choix : nous devons partir, avant qu'il ne soit trop tard et que nous soyons arrêtés nous aussi et séparés. Nous devons nous enfuir pour sauver nos vies.

« Sauver nos vies... » Voilà bien une expression qui prend un sens tout nouveau maintenant. Je me souviens de ces mots et de la mise en garde du Maître qui nous avait dit un jour : « Celui qui voudra sauver sa vie la perdra ! » À l'époque, cela sonnait un peu comme un idéal, sachant bien que le Règne était à portée de regard, et que nous n'aurions pas à attendre très longtemps. D'ailleurs le Maître ne cessait de le dire : « Convertissez-vous ! Le Règne est proche... » Alors, il viendrait avant que la peur et la menace ne s'emparent de nous et nous paralysent, avant que les autorités religieuses et politiques aient compris l'ampleur de ce

message. C'est ce que je croyais. Oui, mais le temps passe et rien ne vient. Ou plutôt, ce qui vient, ce n'est ni la paix ni la royauté promise, mais la menace des armes et le cliquetis des clés des cellules.

– Dalila, ma Dalila, crois-tu que je vais abandonner notre groupe, nos frères et nos sœurs ? Je dois les mettre en garde et leur redonner confiance. Être là pour eux. C'est ma mission, celle que le Maître me confie. Il me revient désormais de veiller sur eux tous. Comprends-tu ? Kephâ et Yohan arrêtés, c'est à moi de devenir leur guide... Au nom du Maître.

Je me suis levé comme pour donner encore plus de poids à mes paroles.

Mon amoureuse pose sur moi un regard suppliant. Ses yeux se mouillent de larmes. Secouée de sanglots, elle m'enlace de mes bras, en me répétant sans cesse :

– Oui, je te comprends, mais si tu m'aimes...

Si je l'aime... Comment peut-elle en douter un seul instant ? Je l'aime plus que tout et je serais prêt à tout pour elle. Mais, il y a ces nouvelles qui changent le cours de notre histoire et les autres à protéger ; il en va de leur vie, de la nôtre aussi. Pas le choix.

Comme si Dalila avait lu dans mes pensées, elle relève la tête et me fixe de son regard qui me transperce au plus profond de moi-même, comme celui du Maître, lorsqu'il s'adressait aux démons. Ses larmes roulent le long de ses joues et y dessinent des sillons scintillants. En d'autres circonstances, je les aurais essuyées, léchées une à une. Mais maintenant, l'heure est grave. Mon aimée tente encore de me convaincre de nous protéger :

– Je sais que tu as le sens du devoir. Je vois bien que tu hésites, mais je ne supporterais pas de te perdre, de te savoir en prison ou pire, mort, lapidé ou pendu à l'infâme châtiment pour avoir voulu défendre la cause du Maître. D'ailleurs, nous demande-t-il de nous sacrifier ou de faire de la peine à ceux qu'on aime au nom de son amour pour lui ?

Ses paroles jettent le doute en moi. Ce qui me paraissait si évident le devient un peu moins désormais. Je ne sais plus que penser. Dalila m'embrasse les mains, suce et mordille le bout de mes doigts. Il y a quelques jours, à la piscine, elle me disait que je n'aurais pas à choisir, que la force me serait donnée, qu'aucune épreuve ne dépasserait ce que je pourrais supporter. Et là,

aujourd'hui, je la sens terrifiée, autant que moi. Que s'est-il donc passé ? Où est sa confiance, celle qu'elle m'a transmise au bord du bassin ? Je n'y comprends plus rien. Je suis perdu.

– Pense à notre avenir. Aux enfants que je te donnerai, si telle est la volonté de L'Imprononçable. Pense au fils qui sera le tien et qui t'appellera « *abba* », « *papa* ».

À ces mots, une image traverse mon esprit. C'est fugace, à peine le temps de l'apercevoir qu'elle a déjà disparu : un corps massif couché à terre. Du sang. Barsabbas, celui que j'ai tué... Du moins, c'est ce que je crois. Et les gardes qui me soupçonnent n'hésiteront pas à m'arrêter, m'accusant de son meurtre. D'ailleurs, ni Dalila ni Kephâ ne m'ont donné d'explications. Ce qui s'est passé reste un mystère pour moi. Un visage se dessine à son tour tout aussi impalpable que le reste : Étienne. Il se transforme sous mes yeux et devient celui de Kephâ d'abord puis prend les traits de celui du Maître. Il se transforme encore en un autre que je ne reconnais pas... Pas encore du moins. Soudain, les traits doux et rassurants de mon aimée viennent les chasser tous. Elle n'a cessé de me parler, mais je n'ai rien perçu ; ses mots se sont perdus. Mon attention tout entière a été happée par cette succession de visages. Je n'arrive pas à donner un sens à ce qui n'a duré qu'un instant. Un instant qui m'a semblé une éternité. J'ai été entraîné dans un rêve éveillé. Que peut-il signifier ? Et si le Maître, notre Maître, voulait me dire quelque chose au travers de ces visages. Lui ou L'Imprononçable. Ce ne serait pas la première fois qu'il emploie les rêves pour révéler quelque chose à ses serviteurs.

– ... Myriam, aussi, est très inquiète pour nous. Elle me l'a dit et ne veut pas qu'il nous arrive ce qui est arrivé à son fils. Elle ne s'en est pas encore remise. Elle pleure toutes les nuits à cause de la violence des hommes. Il nous faut fuir... Entends-tu ? Au nom de notre amour, je t'en supplie, Mattaï, je te supplie... Si...

Dalila ne parvient pas à terminer sa phrase. Elle enserre mes jambes comme un serpent cherchant à étouffer sa proie. Je sens la douceur de ses cheveux sur mes chevilles, ses larmes mouillent mes pieds. Je me penche pour la serrer à mon tour. Notre étreinte ne fait qu'ajouter à mon trouble. Que dois-je faire ? Qui dois-je sauver ? Notre groupe ? Notre amour ? Notre avenir ?

Soudain, Dalila me fait penser à Myriam de Magdala, cette autre compagne, qui avait lavé les pieds du Maître de ses

propres larmes. Je ne suis pas le Maître. Je n'aurai sans doute pas le courage qui l'a conduit jusqu'à l'infâme châtement. Je le sais. Je suis faible, surtout aujourd'hui, surtout dans le doute. Sans que je parvienne à l'expliquer, mon courage revient. Je sens une force croître en moi. Je me dégage doucement de l'étreinte de Dalila et, avec une infinie douceur, relève son corps abandonné. Elle se laisse faire. Je la prends dans mes bras et l'embrasse à mon tour. D'un geste de la main plein de tendresse, je la force à me regarder, à prendre elle aussi de mon courage :

– Pourtant, tu m'avais dit de ne pas avoir peur...

– Oui, je sais ce que je t'ai dit, mais maintenant la menace est devenue tellement réelle, tellement proche. Nous risquons la mort à chaque coin de rue. Saul ne nous fera pas de cadeau ! Tu le sais, n'est-ce pas ? Il nous faut partir.

– Partir, mais pour aller où ? Comment pourrions-nous échapper à ceux qui rêvent de nous voir enfermés ou morts ?

– N'en as-tu vraiment aucune idée ? L'Égypte ! C'est là qu'il nous faut aller. Nous prendrons un bateau et là-bas, nous trouverons un endroit loin de toutes ces menaces. Nous nous y installerons et essaierons d'oublier tout cela. Recommencer une nouvelle vie. Penser à nous deux et à notre famille... Enfin.

Oublier ? Comment pourrais-je oublier que Kephâ, mon compagnon, notre maître, et l'un de ses fidèles sont entre les mains d'un homme sanguinaire ? Comment oublier ces frères et ces sœurs vivant désormais dans la peur d'être arrêtés et emmenés ? Faire comme si rien de tout cela n'avait jamais existé ? Et en même temps, je sais tout au fond de moi qu'elle a raison. Ici, le danger est permanent : chaque rue, chaque recoin du Saint Temple est devenu un piège. Chaque visage peut être celui de l'ennemi. Il y a ceux qu'on repère facilement et tous les autres qui passent inaperçus, qui se déguisent, qui se cachent, jusqu'à ce qu'ils nous tombent dessus et que des mains nous lient et nous emportent vers le jugement dernier.

– Mais, Dalila, ma Douce, n'est-ce pas toi qui me rassurait ? Qui me redonnait confiance lorsque je ne savais plus quoi faire ? Aurais-tu perdu tout espoir que les choses puissent changer... Aurais-tu oublié les paroles du Maître ?

– Non, je n'ai pas perdu cet espoir, mais je crois que notre avenir n'est pas ici, dans cette ville. Qu'il est ailleurs, loin d'ici, au-delà de la mer, dans le pays de nos ancêtres, là où tout a

commencé. Là où Moshé a reçu la révélation. C'est là que nous devons aller.

J'aurais tellement besoin des conseils de Kephâ, de ses explications : qu'attend-il de moi ? Que dois-je faire ? Mon courage et ma conviction ne cessent de venir et de s'en aller. Mon trouble croît et rien ne peut me rassurer. Que m'arrive-t-il ? J'adresse intérieurement une prière à L'Imprononçable, le suppliant de me conduire dans les choix que j'ai à faire.

Kephâ, j'ai tant besoin de sa présence, mais il est impossible de me rendre à la prison sans éveiller l'attention. Les geôliers ont certainement reçu des ordres pour ne laisser entrer que ceux qui en ont le droit, donc pas moi. Qui me montrera le chemin maintenant ? Oui, qui ? Le Maître ? L'Imprononçable ? Dalila ? Yakob ? Lui, peut-être, mais où est-il ? Que lui est-il arrivé ? Arrêté lui aussi ?

Comme pour chasser toutes ces questions sans réponse qui ne font que grandir en moi, je me mets à bercer nos corps et à fredonner une vieille chanson dont j'ai oublié les paroles. Ce n'est pas grave. En ce moment, les mots deviennent inutiles. Je sens nos cœurs battre au même rythme. Mon aimée reprend avec moi cette mélodie et nous nous laissons aller à espérer un monde meilleur, loin d'ici, loin de la Grande Ville. Je ferme les yeux et les traits du Maître m'apparaissent alors : son regard est doux et rien ne semble pouvoir troubler cette douceur. Ses lèvres bougent mais je ne comprends pas ce qu'il me dit. Cependant, au fond de moi, s'installe peu à peu un sentiment de paix, de calme qui contraste avec l'agitation des dernières heures. Le Maître bouge encore une fois les lèvres et cette fois, j'entends : « Confiance ! »

12.

DALILA

Partir

Le soleil est déjà haut dans le ciel et sa chaleur est étouffante. Tout le monde le dit : cette année, l'été sera particulièrement chaud. Mattaï se faufile entre les étals du marché en me tenant par la main. Il presse le pas, certain que nous sommes suivis. Je me retourne et essaie de deviner nos poursuivants, sans y parvenir.

– Ne te retourne pas ! Suis-moi et surtout ne lâche pas ma main.

Je la serre encore plus fort et ajuste le rythme de ma marche, ou plutôt ma course, à celle de Mattaï. Mon aimé tourne brusquement à droite. Je ne m'attendais pas à ce changement de direction et je manque de tomber sur une caisse remplie de dattes. Je me rattrape de justesse, bousculant au passage une femme, portant une jarre sur la tête. Elle vacille, mais elle la rattrape de justesse. Pas le temps de m'excuser... Elle me regarde en haussant les épaules, en signe de reproche.

Nous pénétrons par une petite porte dans une maison qui m'est inconnue. Mattaï referme rapidement la porte. La pièce est plongée dans l'obscurité. Le contraste avec la lumière du jour fait que je ne distingue presque rien, si ce n'est une lampe à huile posée au fond sur ce qui doit être le rebord d'une fenêtre, obturée par une toile épaisse. Nos respirations saccadées résonnent et emplissent tout l'espace.

– Par ici...

Je n'ai pas le temps de réagir que Mattaï tire déjà mon bras pour me conduire vers... Je n'en sais rien. Nous traversons ce qui doit être un entrepôt, car je parviens, malgré la nuit environnante, à reconnaître quelques odeurs d'oranges et d'olives. Il y a aussi des senteurs douces d'amande. Pas le temps de nous arrêter. Mon aimé, lui, semble connaître cet endroit dans ses moindres recoins ; il évite tous les pièges qui pourraient nous faire trébucher et ainsi révéler notre présence. Nous nous arrêtons soudain devant une nouvelle porte. Il frappe. Un coup

long, deux coups courts, un coup long. Nous attendons. Rien ne se passe. Je me presse contre le bras de Mattaï.

– Personne ? risqué-je.

– Chut ! Attends et surtout ne fais pas de bruit !

Nous attendons ce qui me paraît être une éternité dans cette obscurité. Mes yeux se sont peu à peu habitués et je distingue des jarres ou des tonneaux. Et s'ils cachaient des soldats prêts à nous arrêter ? Je chasse cette pensée de mon esprit et tente de me rassurer au contact de mon aimé. Mes oreilles sont en alerte. Je pourrais percevoir le moindre bruit, la plus petite brindille qui serait déplacée sur le sol, la chute d'une plume.

Mattaï frappe à nouveau en utilisant le même code : un coup long, deux coups courts, un coup long. Nous entendons soudain des pas de l'autre côté. La porte s'entrouvre. Nous distinguons à peine le blanc d'un œil.

– Shalom, mon frère.

– Shalom à vous.

La porte s'ouvre un peu plus, juste pour nous laisser passer. Mattaï me fait signe d'avancer sans faire de bruit et j'acquiesce. Il me pousse doucement en avant. Je tourne mon visage vers celui qui nous a ouvert. Il porte une capuche qui cache son visage et il prend soin de tenir une torche enflammée à une longueur de bras. Cependant, sa voix ne m'est pas inconnue. Il nous fait signe de le suivre.

Tous les trois, nous pénétrons dans une petite pièce. L'inconnu va accrocher la torche à un support fixé à un mur, ce qui éclaire un peu plus l'espace où nous sommes. Il nous montre des billons de bois sur lesquels nous nous asseyons. Il s'assoit à son tour en face de nous. Je crains qu'il nous fasse du mal, mais Mattaï l'a suivi avec confiance. Son attitude devrait me rassurer. Il retire sa capuche. Je reconnais soudain Melik, notre ami qui avait disparu depuis quelques semaines. Évidemment que sa voix me disait quelque chose. Je suis soulagée. Nous ne craignons plus rien désormais. Nous sommes sauvés.

Mattaï m'avait expliqué que Melik était parti acheter des étoffes et des épices et qu'il reviendrait bientôt. Nous nous embrassons, si heureux de nous retrouver.

Notre ami revient à des considérations plus terre-à-terre.

– Voilà. Tout est prêt. Ce peut être dangereux, mais Baruch et moi avons tout organisé.

Je regarde tour à tour Mattaï et Melik, sans comprendre de quoi ils parlent. Qu'ont-ils imaginé ? Qu'est-ce que tout cela signifie ? Moi, qui croyais que mon aimé ne me cachait jamais rien.

– Nous partirons demain à l'aube du port sur un bateau qui va livrer des marchandises en Égypte. Vous serez enfermés dans deux caisses de bois. Nous dirons qu'il s'agit de bétail, commandé tout exprès pour l'une des colonies. Il n'y aura pas de contrôle. Baruch a acheté la complicité d'un chef des employés du port.

Je commence à deviner qu'il s'agit de notre fuite. Mais, comment tout cela a-t-il pu être préparé dans le secret ? Mon aimé et moi ne nous sommes pas quittés. Nous n'avons jamais rencontré Baruch. Je me risque à poser la question :

– Comment avez-vous fait ?

– Très simple, ma Belle ! me répond Melik arborant un large sourire, traduisant une fierté certaine. Il était entendu avec Kephâ que nous nous voyions chaque jour à un certain endroit, à l'une des portes de la Ville, et à une heure bien précise, je ne t'en dirai pas plus. Si, un jour, il ne venait pas, c'est qu'il s'était passé quelque chose de grave et que nous devons organiser votre départ.

– Et les autres ? demande Mattaï.

– Yakob s'occupe d'eux aussi. Eux, ils ne partiront pas, mais ils seront en sécurité, grâce à des amis pêcheurs, marchands, bergers, négociants qui les cacheront. Vous le savez, quand il s'agit de soustraire des récoltes aux Romains au moment des impôts, on sait y faire, et on est de bons comédiens. On a aussi de nombreuses cachettes. Alors, si elles peuvent servir à notre cause... Il nous faut être rusés comme des serpents... Plus que Saul. Souvenez-vous-en ! Jusqu'à demain, vous resterez ici à l'abri. Il y a de quoi boire et manger dans ce coin-là. Personne ne viendra vous chercher ici. Si vous entendez du bruit à côté, n'ayez aucune crainte, ce sont des employés de Baruch qui viennent ranger des réserves ou préparer la cargaison pour le départ. Mais, ne vous faites pas remarquer... Sinon, nous serions obligés de vous abandonner à votre sort. Compris ?

Je n'ai pas besoin de l'entendre une deuxième fois pour prendre conscience de ce que nous risquons à nous faire remarquer. Nous répondons d'un signe affirmatif de la tête.

– À demain, mes Amis. Qu'Il vous garde !

Melik se lève, remet sa capuche, prend la torche et sort de la pièce, en prenant soin de tirer le loquet. Le bruit de ferraille me glace le sang. Je pense à nos compagnons, pour qui ce même bruit est celui de la porte d'une cellule de la prison. Le silence a envahi la pièce.

Je repense à tout ce que notre ami vient de nous révéler. Kephâ avait tout organisé, tout prévu. Et nous n'avons rien soupçonné. Il a vraiment l'âme d'un chef. Mattaï m'attire à lui et je me laisse aller entre ses bras. Les battements de son cœur sont maintenant réguliers et m'apaisent comme une musique qui m'emmène dans une agréable somnolence. Je n'ai plus peur désormais : le Maître veille sur nous et a décidé de nous sauver. Les paroles de Myriam me reviennent : « N'abandonne pas, sois forte. »

Alors oui, je vais être forte.

Une chaleur m'envahit soudain et je me laisse emmener docilement dans le Pays des rêves, sur un bateau voguant sur la mer paisible. Je laisse derrière nous les cris et l'agitation de la Grande Ville. Le vent gonfle la voile blanche au travers de laquelle le soleil vient dessiner des formes étranges. L'horizon nous appelle et nous attire au son d'une musique venue de très loin. Nous ne sommes que tous les deux, lui et moi, sur cette embarcation, personne ne tient le gouvernail. Et pourtant, je sens comme une présence à nos côtés. Une présence qui me fait du bien. Celle du Maître ? Peut-être. Je ne sais pas. Je pose ma main sur mon ventre. Mattaï ne le sait pas encore, mais je n'ai pas eu mes pertes de sang ce mois-ci. J'attendrai l'Égypte pour lui annoncer que L'Imprononçable a entendu et exaucé ma prière : Il a fait de moi une mère.

Vogue, mon bateau.
Vogue vers la liberté.
Elle nous attend.

Vogue, mon bateau et ne t'arrête pas.
Emmène-nous au pays de la liberté.

EPILOGUE

Dans le jardin, assise sur un banc, appuyée contre la façade de la maison, une femme regarde sa fille jouer avec les fleurs. C'est Dalila. La petite aura dix-huit mois dans quelques jours. Elle a les cheveux et les yeux de son père Mattaï. Elle est absorbée par le vol de papillons qui effleurent son visage, se posent sur ses cheveux, s'envolent et viennent lui chatouiller le bout du nez. Elle rit.

La femme se penche et appelle sa fille :

– Myriam, allons voir papa.

Myriam. Ce nom n'est pas sans rappeler celui de la mère du Maître. La petite obéit, se lève et rejoint sa mère en sautillant. Elle gazouille « pa-pa, pa-pa ». Toutes deux se dirigent à l'intérieur, là où Mattaï est assis à sa table de travail. Il écrit une longue lettre, sans doute à ses frères et sœurs restés à la Grande Ville. Sa vie est ici désormais, en Égypte, le pays des ancêtres. Mais il n'oublie pas ce qu'il a vécu avec eux tous. Il les encourage à rester fidèles aux enseignements du Maître.

Beaucoup de choses ont changé en peu de temps : Kephâ et Yohan ont été libérés et ont pu reprendre la direction du groupe qui, contre toute attente, a été reconstitué. Mais, l'incroyable était encore à venir : Saul, celui qui n'avait cessé de poursuivre et d'emprisonner les « suiveurs du Maître », est devenu l'un des leurs désormais. Ses compagnons racontent qu'en route vers Damas, il est tombé et a entendu une voix, celle du Maître, qui l'appelait. Il était le seul à l'entendre. Lorsqu'il s'est relevé, il n'y voyait plus : il était devenu aveugle. Il a demandé à son écuyer de l'emmener vers un dénommé Ananias que personne ne connaissait et qui lui a rendu la vue en lui imposant les mains.

Cette nouvelle est à peine croyable et pourtant c'est la vérité. Les persécutions feraient-elles partie du passé désormais ? Un avenir de paix est-il désormais envisageable ? Le Règne se serait-il approché ? Mattaï veut y croire et c'est pourquoi, par les lettres qu'il envoie à Kephâ, il encourage le groupe à poursuivre sa mission du témoignage : la mort a été vaincue, le Maître a été réveillé et il est vivant.

La petite Myriam s'accroche aux genoux de son père qui la caresse tendrement. La mère essaie de déchiffrer ce qu'il y a d'écrit, mais elle ne sait pas lire. C'est alors lui qui prononce les mots avec conviction :

« Frères, tenez bon et remettez-vous-en à la prière fervente. Renoncez à la chair, domptez vos corps et vos désirs. Le Maître vous veut tout entiers à son service. Le corps est rempli de désirs qui vous détourneront et feront de vous des êtres faibles destinés au Séjour des morts. Priez sans cesse le Maître de vous éloigner des convoitises, répondez à vos envies par une discipline sans faille... »

À ces mots, la femme recule, serre la petite contre ses jambes. Elle ne peut croire ce qu'elle vient d'entendre. Elle fait des reproches à son aimé. La petite regarde ses parents avec inquiétude : elle craint d'avoir fait une bêtise, mais elle n'y est pour rien, évidemment. Son père fixe sa mère avec effarement. Il ne comprend pas sa réaction. Il essaie de la convaincre. Il a des mots déterminés.

Rien n'y fait.

La femme n'est pas d'accord, elle rétorque à son tour.

Elle l'a touché. Il baisse les yeux et regarde sa fille, la prend sur ses genoux. Elle s'amuse à lui tirer les poils de sa barbe. L'amour de l'enfant attendrit le visage du père. Il roule les yeux, ce qui la fait rire aux éclats. Toutes les deux l'ont convaincu.

Il décide de reprendre sa lettre, mais plus tard. Pas maintenant. Car, ce qui compte en ce moment, c'est sa famille, de lui donner tout son temps. Le reste peut attendre.

Et comme pour appuyer cette décision, la petite fait un câlin à son papa et se met à chanter des syllabes incompréhensibles qui disent tout simplement que la vie est belle.

Mais par des circonstances inexplicées, ce brouillon de lettre est tout de même parvenu à Kephâ. L'un des serviteurs de Mattaï l'aurait-il donné par erreur au messager qui allait embarquer sur le bateau ? Est-ce lui qui se serait ravisé ? L'histoire ne le dit pas, mais cette lettre, avec d'autres, ont été constituées en une suite sous le nom d'Évangile selon Matthias, tombé dans l'oubli.

Ce n'est que récemment que des archéologues l'ont retrouvé lors de fouilles au nord-est de l'Égypte. Jugé sans grand intérêt théologique, si ce n'est qu'il confirme un courant rigoriste qui avait cours au premier siècle de notre ère, il a été rangé au nombre des écrits apocryphes et conservé dans la bibliothèque d'un musée. Il y est sans doute encore aujourd'hui, mais j'ai oublié le nom et la localisation de ce musée.

CONCLUSION

Chacun de nous a son destin entre les mains. Celui-ci est-il tout tracé ou le forgeons-nous au gré des circonstances de la vie ? D'aucuns affirmeront que tout est écrit, que nous n'y pouvons rien changer et qu'il nous faut suivre la route. D'autres répondront que tout reste à écrire et que c'est nous qui traçons la route.

Pour ma part, je nous crois libres. Libres dans nos choix et de nos décisions. Libres de prendre d'autres chemins que ceux imposés par la société ou des esprits « bien-pensants ». Libres de nous tromper, de douter, de recommencer, de nager à contre-courant. Mais le pouvons-nous toujours ?

Libres, c'est ainsi que nous sommes voulus par le Créateur. C'est à la liberté responsable que nous sommes appelés. Et c'est à cette même liberté que nous aspirons.

C'est ce que j'ai voulu retranscrire dans ce roman : un vent de liberté et de confiance en l'humain, en l'humanité et en une force transcendante que je nomme humblement Dieu et traversant nos existences.

Merci, ami lecteur, de ton compagnonnage au fil de ces pages. Puisse ton voyage se poursuivre dans la confiance que rien n'est jamais définitif, que tout peut changer et recommencer. Que ton chemin continue au souffle de l'Esprit, dont on ne sait ni d'où il vient ni où il va.

REMERCIEMENTS

Par ces quelques lignes, je tiens à remercier Myriam, Nathaliane, Sandra et Norbert de leur précieux concours et de leurs encouragements dans la rédaction et la relecture de ce roman.

Je dois l'œuvre artistique qui orne la couverture à Myriam.

Merci à Pierre Bohrer de la photo du quatrième de couverture.

Un merci reconnaissant et particulier à Daniel Musy et aux Éditions SUR LE HAUT pour la publication en ligne de mon deuxième livre.

REPÈRES

MATTAÏ, MATTHIAS, UN DESTIN	7
INTRODUCTION	9
PROLOGUE	11
DE RETOUR DU MONT DES OLIVIERS	13
EN ROUTE VERS LA GRANDE VILLE	25
DANS LA CHAMBRE HAUTE	37
CONFIDENCES	49
L'OMBRE DE LA MENACE	59
STRATAGÈMES	67
AU BASSIN DE SILOA	75
SOUS LES OLIVIERS	83
SONGES	91
AU SAINT TEMPLE	103
ARRESTATIONS	111
PARTIR	119
CONCLUSION	129
REMERCIEMENTS	131
REPÈRES	133

DU MÊME AUTEUR

UN JOUR, LA VIE

Éditions SUR LE HAUT, 2020

AUX ÉDITIONS SUR LE HAUT

PascalF Kaufmann, *Villes, grandiloquences*

Daniel Musy, *Typhons sur l'Hôtel de Ville*

Daniel Musy, *Mille tableaux*

Daniel Musy, *Proximités chaleureuses*

À paraître courant 2020

Claude-Eric Hippenmeyer, *Enfance à Shanghai*

Francis Kaufmann, *Vieillesse, mon beau souci !*

Ouvrage composé par l'auteur et imprimé sur papier FSC par
Imprimerie Monney Service
CH – 2300 La Chaux-de-Fonds
ims-imprimerie.ch

Mars 2020



ISBN 978-2-9701392-2-5

Logo créé par l'agence CODCO, La Chaux-de-Fonds, <https://codco.ch>



editionssurlehaut.com
Site d'édition de livres d'auteur-e-s de l'Arc jurassien

MATTAÏ

Un destin au souffle de l'Esprit

Chacun de nous a son destin entre les mains. Celui-ci est-il tout tracé ou le forgeons-nous au gré des circonstances de la vie ? D'aucuns affirmeront que tout est écrit, que nous n'y pouvons rien changer et qu'il nous faut suivre la route. D'autres répondront que tout reste à écrire et que c'est nous qui traçons la route.

Mattaï, le treizième apôtre, verra son destin bouleversé par l'appel à rejoindre le groupe des apôtres du Maître maintenant disparu. Comment acceptera-t-il sa nouvelle mission ? Sera-t-elle compatible avec l'amour qu'il voue à Dalila ? Et si tout cela était déjà écrit ?



Jean-Marc Leresche est né en 1971. Il a été aumônier et est actuellement diacre réformé. Il aime raconter et improviser des histoires d'hommes et de femmes en lien avec la foi et la Bible.

Il a déjà publié un premier recueil de nouvelles, « UN JOUR, LA VIE... 9 courts récits ».

ISBN 978-2-9701392-2-5

ISBN 978-2-9701392-2-5



9 782970 139225 >